Campagne 1914 – 1918 - Historique du 57e Régiment d'Infanterie

Bulletin de la Société de Géographie de Rochefort - 1920

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE ROCHEFORT

(Agriculture, Lettres, Sciences et Arts)

FONDÉE EN 1806, RÉORGANISÉE EN 1879

TOME XXXVIII

N° 1

ANNÉE 1920

COMMANDANT COURAUD.

57e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(LE TERRIBLE QUE RIEN N'ARRÊTE)

Historique de la Grande Guerre

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

57e RÉGIMENT D'INFANTERIE

(LE TERRIBLE QUE RIEN N'ARRÊTE)

Historique de la Grande Guerre

I

PRÉLIMINAIRES
Mobilisation (2-5 août 1914)

Depuis le mois d'octobre 1913, le 57e Régiment d'Infanterie occupe les garnisons suivantes :
Portion principale : 2e et 3e bataillons et État-major du Régiment à Rochefort.
Portion centrale : 1er bataillon à Libourne.
En juin 1914, le Régiment exécute des évolutions et des manœuvres au camp de Saint-Médard ; inspecté par le Général **de CASTELNAU**, le 57e reçoit des félicitations pour son allant, sa tenue et son habileté manœuvrière.
Peu après le retour des bataillons dans leurs garnisons respectives, la situation extérieure est telle que la guerre est envisagée par tous comme inévitable. Dans les derniers jours de juillet, les cadres du Régiment revoient, point par point, le journal de mobilisation et s'assurent avec soin qu'il sera prêt à fonctionner le jour où la mobilisation sera décrétée.
Le 1er août 1914, à 9 h.30, la place de Rochefort communique au Colonel commandant le Régiment un télégramme ministériel ainsi conçu :
« *Vraisemblablement, ordre de mobilisation sera lancé aujourd'hui, 1er août, dans l'après-midi. Faites procéder immédiatement à toutes opérations intérieures de nature à faciliter mobilisation.* »
A 16 h.30, le même jour, le Colonel reçoit le télégramme officiel suivant :
« *Circulaire extrême urgence. Ordre de mobilisation générale. Le premier jour de la mobilisation est le dimanche 2 août.* »
Ce télégramme est immédiatement lu par le Colonel **DAPOIGNY** dans la cour du quartier La Touche-Tréville ; cette lecture provoque de la part des officiers et soldats présents une manifestation de sympathie pour le Colonel et des témoignages d'affection et de dévouement pour la France. La musique, descendue dans la cour, joue la *Marseillaise* et le *Chant du Départ* ; ces chants patriotiques sont répétés en chœur par toute l'assistance.
Tous, officiers et soldats, acceptaient bravement le défi allemand ; puisque la guerre leur était, imposée, ils iraient jusqu'au bout de la lutte ; pour chacun, la Victoire ne faisait aucun doute, car la France avait pour elle ses alliances, sa force et son droit.
Dès le 2 août au matin, les opérations de la mobilisation commencent ; elles durent jusqu'au 5 et s'exécutent dans un ordre parfait, selon les prévisions établies. Les réservistes arrivent dans les journées des 3 et 4 août ; il n'y a pas de manquants, tous arrivent animés du plus bel esprit patriotique, fiers de revêtir l'uniforme pour défendre le sol de la Patrie insulté et menacé.

Le 5, à midi, le Régiment est prêt à partir.
Avant le départ pour la frontière, le Colonel fait coudre sur la partie blanche du drapeau la relique glorieuse formée des débris du drapeau de 1870 sauvé de la souillure des mains allemandes ; délicate et touchante attention qui associe ainsi au présent le souvenir des héroïques vaincus de l'Année terrible.
Le Régiment emporte également une superbe croix de la Légion d'honneur donnée au Colonel par une notabilité rochefortaise et qui devait être arborée à la hampe du drapeau pour les grandes occasions. Cette croix est attachée au drapeau dès août 1914, la croix existante, frappée par une balle ennemie le 23 août 1914, étant restée sur le champ de bataille.
A la veille d'entrer en campagne, la situation matérielle et morale du 57e est la suivante : L'effectif du Régiment est de 60 officiers, 179 sous-officiers, 3.039 caporaux et soldats.
Les hommes sont tous armés du vieux fusil 1886 M 93, c'est le plus vieux fusil en service dans les armées européennes. Comme armes automatiques, 6 mitrailleuses Saint-Étienne formant 3 sections, soit 1 par bataillon.
L'infanterie est revêtue de son vieil uniforme, beaucoup trop brillant en face du gris de campagne allemand. Les chefs, à tous les degrés de la hiérarchie, sont pénétrés de l'esprit offensif contenu dans les nouveaux règlements, règlements faits pour une guerre telle qu'on se l'imaginait, courte et violente, en faisant fond avant tout sur la bravoure française. Il fallait pousser droit devant soi, rechercher à tout prix l'abordage ; le feu était un moyen d'action secondaire ; le fusil n'était qu'un porte-baïonnette, la mitrailleuse un instrument de précision très gênant dans le combat offensif, bon tout au plus pour la défense.
L'état d'esprit est merveilleux, le moral excellent, le soldat sait qu'il se bat pour une cause manifestement juste.

La Concentration (6-13 août 1914)

Le Régiment s'embarque en trois échelons dans la nuit du 5 au 6 août ; les deux bataillons de Rochefort (2e et 3e) et la C. H. R. constituent les deux premiers échelons ; le 1er bataillon, à Libourne, forme le 3e échelon.
Le 1er échelon, composé du 3e bataillon, de la C. H. R., du Colonel et du drapeau, est accompagné à la gare par une nombreuse assistance qui tient à manifester par sa présence, ses ovations et ses fleurs, toute sa sympathie pour nos soldats et leurs chefs, et sa confiance dans l'issue finale de la guerre.
Le voyage s'effectue dans de bonnes conditions par Tours, Orléans. Montargis, Sens, Bar-sur-Aube, Troye et Neufchâteau. Tout le long du parcours, les soldats sont l'objet de manifestations patriotiques, de soins nombreux et de douces prévenances ; les wagons disparaissent sous les branchages et les fleurs. L'enthousiasme est grand ; le début de la campagne se présente sous d'heureux auspices.
Le Régiment débarque à Maxey-sur-Vaise, près de Donrémy en Lorraine, dans l'après-midi du 7 août et cantonne à Montbras, Sauvigny et Burey-la-Côte. La journée du 8 est employée à l'organisation des unités et des équipages.
Du 9 au 1.3 août, par Allamps, Viterne, Gondreville-sur-Moselle, le Régiment gagne sa zone de concentration qui est Rogéville (au sud de Pont-à-Mousson).
Ces marches, longues et pénibles, faites par une chaleur accablante, fatiguent un grand nombre de réservistes, quelques-uns doivent être évacués ; ce sont des non-valeurs qui commencent à s'éliminer. Les effectifs élevés des compagnies (elles sont parties à 250 hommes) permettent de

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

supporter ces pertes. Ces fatigues et les quelques privations qui les ont accompagnées n'atteignent en rien le moral des hommes, il reste excellent.

II

LA BATAILLE DES FRONTIÈRES
(14 août — 5 septembre 1914)

a) *En Lorraine* (14 août-18 août)

Du 14 au 17 août, le Régiment stationne à Rogéville ; couvert au Nord par deux compagnies, les 5e et 6e, qui tiennent les ponts de Gisoncourt et de Griscourt sur l'Ache.
Le 18e C. A. est réserve de la IIe Armée (Général **de CASTELNAU**) et doit se tenir prêt à être porté soit au Nord, soit à l'Est.
Les troupes restent alertées dans leurs cantonnements, prêtes, à faire mouvement. Néanmoins, pour occuper cadres et hommes et les maintenir en haleine, on exécute, aux abords du village, de petits exercices de combat, on creuse même quelques tranchées destinées à la défense rapprochée de la localité.
Brusquement, le 17 août, le Régiment (ainsi que tout le 18e C. A.) reçoit une nouvelle destination ; il gagne à pied Andilly et s'embarque en chemin de fer, le 18, à Pagny-sur-Meuse, à destination de la Belgique. Les Allemands, au mépris des traités signés, ont envahi le noble petit pays, et, à marches forcées, gagnent le Nord de la France, il s'agit d'arrêter leur avance.

b) *En Belgique* (20-24 août 1914)

Le 18e C. A., en entier, a été transporté de Lorraine à la frontière belge ; il fait partie de la Ve Armée (Général **LANREZAC**) et doit se tenir en liaison, à gauche, avec l'armée anglaise.
Le 57e débarque à Sains (Nord), le 19 août et cantonne à Liessies-Willies jusqu'au 21 août ; la population lui fait un accueil chaleureux.
Le 22, le Régiment traverse la frontière franco-belge en présentant les armes, rendant ainsi hommage à l'héroïque Belgique qui au déshonneur a préféré l'invasion.
Le même jour, s'offre aux yeux des soldats la première vision de guerre :
— Cavalerie française harassée, battant en retraite devant le torrent des armées ennemies.
— Fuite éperdue des populations belges, abandonnant leurs villages que l'ennemi incendie et où il se livre à des crimes sans nom.
Les hommes sont douloureusement impressionnés par ce triste et pénible spectacle ; au profond sentiment de pitié qui monte en leur âme, se joint l'ardent désir de rencontrer l'Allemand cruel pour lui faire expier les forfaits commis sur des populations innocentes. Les désirs de tous allaient être satisfaits, car la bataille était proche.
Le 22 août au soir, à peine installé dans ses cantonnements de Montigny-Saint-Christophe et de Malaise, le Régiment est alerté.
Le 1er bataillon prend le service des avant-postes sur la grand'route de Thuin ; le 3e va occuper les ponts sur la Sambre à Merbe-Château, la Buissière et Fontaine-Valmont. Le 2e bataillon, appelé de Malaise, s'installe aux lisières nord de Montigny-Saint-Christophe.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Combat de Lobbes (23 août)

La situation est la suivante :
La Ve Armée, qui est à l'extrême gauche des armées françaises, a pour mission d'enrayer le mouvement enveloppant que prononcent à travers la Belgique les armées allemandes de Von **BÜLOW** et de Von **KLUCK**. Le 18e C. A., en seconde ligne dans la région de Beaumont, doit protéger le flanc gauche de la Ve Armée et interdire, du côté Ouest, le franchissement de la Sambre aux armées ennemies.
Pour être en mesure de remplir cette mission, la 70e brigade prend les armes à la pointe du jour et va se rassembler dans la région de Leers et Fosteau, soutenue par l'A. D. 35.
L'ennemi s'étant emparé des ponts de Lobbes, la brigade reçoit l'ordre de se porter sur Lobbes pour repousser l'offensive allemande sur la rive opposée de la Sambre et de tenir ensuite les ponts.
A 14 heures, la brigade se porte sur Lobbes ; le 144e en tête sur deux lignes ; le 57e en troisième ligne avec la C. H. R., le Colonel et les 5e, 6e et 7e compagnies ; les autres unités de ce régiment étant laissées à leur mission spéciale.
La marche d'approche se fait en ordre malgré les difficultés d'un terrain couvert de cultures et coupé de clôtures et de haies. On rencontre alors les premiers soldats français revenant du combat. Leurs visages cramoisis, ruisselants de sueur, leurs yeux brillants, leurs gestes désordonnés, disaient assez d'où ils venaient. A les entendre, leur régiment avait beaucoup souffert et l'ennemi s'avançait nombreux et implacable.
A la lisière nord du bois de Biercée, le bataillon doit parcourir 800 mètres de terrain découvert sous le tir réglé de l'artillerie de campagne allemande.
Aux premiers obus, sans attendre l'ordre, les sections font « la carapace », les hommes se serrent les uns contre les autres, à genoux et d'un coup d'épaule amènent leur havresac sur la tête. Précaution inutile ; les obus éclatent très haut et leurs débris retombent en pluie inoffensive. Après quelques rafales, le bataillon, aguerri et confiant, progresse comme sur le terrain de manœuvre, en ordre et en silence ; aucun homme n'est blessé.
Puis, brusquement, le bataillon se trouve soumis à un feu d'infanterie, peu nourri fort heureusement ; les compagnies se jettent sous bois, s'arrêtent et se couchent pour éviter les balles qui claquent, rageuses, au-dessus des têtes.
Une patrouille lancée en reconnaissance signale, sur la gauche, un ennemi posté derrière une haie à 3 ou 400 mètres en avant du bois. La 7e compagnie reçoit l'ordre de déloger cet ennemi ; les sections se déploient immédiatement à la lisière du bois, mettent baïonnette au canon et, au signal du capitaine, s'élancent hardiment sur l'ennemi.
Celui-ci attendait sans doute notre sortie, car la fusillade éclate plus nourrie, les balles sifflent nombreuses, des hommes tombent pour ne plus se relever. N'importe, l'élan est donné, la mitraille ennemie est impuissante à le briser ; le désir d'aborder les Allemands est tel que personne ne songe à s'arrêter, pas même derrière une petite haie de jardin rencontrée sur le parcours. La distance d'assaut est grande, trop grande et les balles ennemies font de terribles ravages dans nos rangs ; mitraillée tout à loisir, la compagnie vient s'effondrer au pied même de la haie occupée par les Allemands ; l'épaisseur de cette haie fait qu'on ne peut s'aborder.
Puisque l'ennemi, retranché derrière un obstacle, ne peut être abordé de front, il le sera sur son flanc ; le capitaine **CONSTANS** s'élance bravement, le sabre à la main, à la tête d'une section, pour tomber dans le flanc de l'ennemi. Hélas ! lui et ses hommes sont impitoyablement fauchés par le feu de mitrailleuses ennemies. Les autres sections de la 7e compagnie tiennent toujours face à l'ennemi. En avant et à droite de cette compagnie, le 144e est aux prises sérieuses avec les Allemands.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Pour soutenir la compagnie du 57e qui est engagée et protéger également le flanc gauche du 144e, le Colonel **DAPOIGNY** jette les 5e et 6e compagnies dans la bataille. Ces compagnies partent, officiers en tête, avec un élan admirable, négligeant les balles de mitrailleuses qui font des vides terribles dans leurs rangs, elles poussent hardiment et abordent l'ennemi à la baïonnette. De violents corps à corps ont lieu, la lutte est sanglante ; les capitaines **BURDY, LALLEMAND**, les lieutenants **DÉLITAT, FAURE, DUCLOS** tombent mortellement frappés à la tête de leurs hommes ; le chef de bataillon est blessé.
Contenu de front, n'ayant pu pénétrer entre le 57e et le 144e, l'ennemi va reporter son effort sur notre flanc gauche. Déjà, sur ce point, la lutte est sévère ; péniblement quelques sections des 5e et 6e compagnies cherchent à contenir l'ennemi.
Celui-ci, en nombre, s'efforce de déborder notre gauche ; nos feux sont impuissants à l'arrêter, car le terrain est boisé et c'est à la baïonnette qu'il faut combattre.
Groupés autour du sergent-major **BECKER**, les combattants d'un peloton de la 5e compagnie luttent, désespérément et résistent à tous les assauts ; grâce à cette héroïque résistance, l'ennemi, sur ce point, est également contenu.
La lutte a été si chaude que, deux jours après la bataille, les Belges, relevant nos morts, « ne peuvent passer sur la route tellement était grand le nombre des morts français et allemands » ; ils ont trouvé « deux groupes de deux Français et deux Allemands embrochés réciproquement à la baïonnette ».
Cependant, l'ennemi grossit en nombre et se fait de plus en plus entreprenant ; à la faveur des bois, il va tenter d'envelopper notre gauche. Des compagnies allemandes, débouchant d'une clairière, s'avancent sur les derrières du bataillon ; le drapeau du Régiment, autour duquel sont groupés les hommes de la C. H. R. et quelques blessés légers, est en danger ; aucun chef n'est là pour déployer cette petite troupe face à l'ennemi qui avance. Le lieutenant JOUBÉ, posté avec sa section de mitrailleuses derrière la droite du bataillon, averti du danger, court à la gauche, met ses deux pièces en batterie à quelques centaines de pas des Westphaliens qui s'avancent comme à la parade et les fauche impitoyablement.
A l'abri de ce rideau de feu qui vient de briser net l'attaque allemande, les débris du bataillon rompent le combat et, ayant au milieu d'eux leur cher drapeau, se regroupent dans un bois plus en arrière, abandonnant malheureusement sur le terrain les morts et les blessés.
A la nuit, tandis qu'au Nord l'horizon s'illumine de lueurs d'incendies, le 2e bataillon ayant perdu plus de la moitié de son effectif, regagne Beaumont et y passe la nuit.
Le 24 au matin, les autres bataillons du Régiment se rassemblent avec le 144e sur la croupe Malaise-Sartia, gardant la route de Thuin. Ils y sont soumis à un feu violent d'artillerie ennemie qui leur cause des pertes. Bientôt tous les bataillons sont dirigés plus en arrière, à Cousolre, où le Régiment se regroupe en entier.

La Retraite (25 août-5 septembre 1914)

C'est à Cousolre, le 25 août, que le Régiment reçoit l'ordre de retraite.
Cette longue et douloureuse retraite, voulue et ordonnée par le commandement français, va durer douze jours, douze jours pendant lesquels les troupes, accomplissant de pénibles étapes, dormant à peine, mal ravitaillées, ayant sous les yeux le triste spectacle des villages évacués, des populations fuyant éplorées l'invasion, poursuivies par l'ennemi, ne seront ni découragées, ni démoralisées. ,
L'armée allemande, précédée d'éléments légers : cavaliers, cyclistes, auto-mitrailleuses, infanterie sur automobiles, précipite sa marche pour éviter le ressaisissement des troupes françaises, de ces

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

troupes qu'elle croit démoralisées et incapables de réagir.
Souffrant de toutes les misères d'une retraite, les braves du 57e, toujours confiants aux moments les plus durs, restent animés de cet esprit magnifique qu'ils conserveront jusqu'à la fin de la guerre. Les jours où, dans, des combats d'arrière-garde, il leur faut faire tête et contre-attaquer, ils retrouvent toute leur fougue, toute leur joie de vaincre. Ces soldats soi-disant vaincus sont encore capables de réactions singulièrement énergiques.
Le 25, le Régiment couche à Avesnes ; le 26 au soir, il bivouaque en plein champ au nord du Nouvion, et, le 27, il reçoit l'ordre de franchir l'Oise au plus tôt.
Le départ est si précipité que l'ordre de repli ne touche pas le 1er bataillon, qui est aux avants-postes. Ce bataillon, se voyant bientôt seul et entouré de toutes parts par des patrouilles de cavalerie allemandes, doit se faire jour à la baïonnette pour gagner le Nouvion ; dans cette petite ville, il doit livrer de véritables combats de rues ; talonné de trop près par une cavalerie audacieuse, il doit fréquemment faire tête pour se dégager et parfois employer la baïonnette pour s'ouvrir le passage. Au soir, très tard, le 1er bataillon rejoint le Régiment sur l'autre rive de l'Oise sans avoir perdu un seul homme.

Bataille de Guise (28 août 1914)

Le 28 août, à Guise, le Régiment s'engage à fond contre les troupes de Von **BÜLOW** (2e armée allemande). Il s'agit d'empêcher l'ennemi, qui s'est emparé de Guise, de pénétrer plus avant sur la rive sud-est de l'Oise.
Les 1er et 2e bataillons se portent à l'attaque, ils sont rapidement soumis au tir violent de l'artillerie ennemie ; les compagnies, par petits paquets, n'en continuent pas moins leur progression ; à travers les guérets et les champs de betteraves, elles évoluent tout comme à la manœuvre.
Mais bientôt les mitrailleuses ennemies entrent en action, nos pertes commencent à être sévères ; la progression est difficile ; par bonds, en tirailleurs, les compagnies se rapprochent de l'ennemi qui tient les lisières de Guise, mais nos pertes sont telles, la violence du feu ennemi est si grande, qu'il faut s'arrêter et se coller au sol.
Pour soutenir cette première .ligne, pour faire taire ce feu d'enfer qui rend impossible toute progression, un groupe du 24e d'artillerie vient se mettre en batterie derrière la ligne même de combat et tire à vue directe sur les troupes ennemies.
Rapidement ces batteries sont prises à partie par l'artillerie lourde allemande et subissent de très fortes pertes.
L'effort merveilleux de nos artilleurs ne demeure pas vain ; les mitrailleuses ennemies, terrifiées par nos 75, se taisent, le Colonel profite de ce répit pour lancer son 3e bataillon à l'assaut. Au signal donné, nos soldats, tête haute, baïonnette menaçante, s'élancent crânement à l'attaque suivis par la musique qui joue la *Marseillaise*.
Mais alors de toutes parts, des lisières de Guise comme des hauteurs qui sont à l'Ouest, une fusillade terrible se déclenche à laquelle se joint un tir de barrage ennemi d'une extrême violence.
C'est un ouragan de fer terrible, effroyable, qui fait vaciller et chanceler le bataillon ; décimées, meurtries, les compagnies viennent s'abattre à quelques centaines de mètres de l'ennemi.
Le Régiment, en entier, est engagé ; la 35e D. I. n'a plus une seule unité pour lui permettre de soutenir et de poursuivre l'action du 57e ; l'ennemi cependant est sérieusement ébranlé, encore un effort et il sera chassé de Guise.
Mais la mission de la Division n'est pas de s'engager à fond ; c'est sur la propre initiative de son chef qu'elle a marché au combat. Un peu tardivement, le Régiment reçoit l'ordre de rompre le

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

combat ; besogne difficile, délicate lorsqu'on est pareillement accroché à l'ennemi.
Le décrochage est favorisé par les quelques pièces du 24e d'artillerie qui sont encore intactes ; nos héroïques artilleurs se sacrifient jusqu'au dernier servant ; à l'abri de leurs derniers obus (tirés à mitraille), les débris des compagnies peuvent se replier et vont se regrouper au nord de Le Hérie-la-Vieville.
A la nuit, le Régiment gagne Parpeville où il cantonne. Les hommes venaient de mener un rude combat ; n'ayant pas mangé de toute la journée, manquant d'eau pour apaiser une soif rendue ardente par la bataille, ils s'étaient dépensés sans compter.
Ils avaient donné un sérieux choc à l'ennemi ; ils l'avaient empêché de s'étendre davantage sur les rives de l'Oise ; ils avaient facilité la tâche des autres unités françaises qui, les 29 et 30, sur le même terrain, auront à lutter contre la même armée ennemie.
Le 29, à Parpeville, le Régiment, dont les unités sont fort éprouvées, se reconstitue à deux compagnies par bataillon.
Les 29 et 30 août, le Régiment, passé en réserve de C. A., reste dans la région de Pleine-Selves-Ribémont, prêt à entrer dans la bataille qui dure toujours ; il y reçoit quelques rafales d'obus qui lui occasionnent quelques pertes.
Le 30 au soir, les régiments qui sont en ligne, épuisés par une lutte incessante, écrasés par une puissante artillerie, refluent en désordre vers l'arrière, pourchassés par l'artillerie allemande.
Le 57e, dispersé sur un grand front et occupé à des travaux de défense, est pris dans le remous ; il est submergé et obligé de se replier sans avoir pu se regrouper. Quelques unités du Régiment doivent faire le coup de feu entre Surfontaine et Renansart pour ralentir la progression d'un ennemi excessivement entreprenant.
Le Régiment se reforme le lendemain 31, dans l'après-midi, à Aulnoye-sous-Laon. A peine arrivé, il reçoit l'ordre de partir immédiatement. « *Quitter les emplacements au plus vite,* dit l'ordre, *et marcher le plus longtemps possible, avec le minimum d'arrêt.* »
Le Régiment part à 18 heures, s'arrête deux heures au milieu de la nuit, reprend la marche jusqu'à dix heures du matin, s'arrête une heure pour « casser la croûte » (on n'a rien à se mettre sous la dent) et reprend la marche pour ne s'arrêter qu'à 20 heures, après avoir franchi l'Aisne à Chavonne.
Le Régiment bivouaque dans un petit bois à l'ouest de Paars. Après un sommeil de six heures qu'il a fallu interrompre pour toucher quelques vivres, on repart à nouveau vers le Sud.
Le 2, le Régiment marche tout le jour.
Le 3, la Marne est franchie à Dormans et le Régiment va faire la grand'halte à Baulne, près Condé-en-Brie.
Dans la nuit du 3 au 4, le Régiment prend les avants-postes au nord-ouest de Condé-en-Brie.
Le 4, au matin, de très bonne heure, les uhlans, suivis de très près par leur infanterie, pressent nos petits postes. Ceux-ci se retirent sur les grand'gardes, car la mission n'est pas d'accepter le combat mais seulement de contenir l'avance de l'ennemi, de l'empêcher de bousculer nos troupes et de capturer nos convois. Jusqu'au soir, échelon par échelon, dans un ordre parfait, sous des rafales nombreuses d'artillerie et de mitrailleuses ennemies, malgré l'audace d'une infanterie entreprenante, les bataillons reculent pas à pas, lentement, bravement, de Condé-en-Brie à Montmirail.
Et lorsque la dernière voiture du dernier convoi pénètre dans cette ville, dont la défense est confiée à un autre régiment, le 57e a totalement accompli sa mission d'arrière-garde.
A 20 heures seulement, le Régiment bivouaque à Tréfols sans avoir pu, au cours de la journée, s'arrêter un seul instant pour souffler et manger.
A minuit, le ravitaillement apporte un peu de pain et de viande de conserve, mais, à 1 h.30, il faut en hâte repartir vers le Sud. Pas une plainte ne se fait entendre, pas un seul cri de lassitude de la part de

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

ces soldats qui, depuis dix jours, n'ont fait que marcher et se battre ; tous, officiers et soldats, acceptent ces souffrances avec résignation et c'est la mort dans l'âme qu'ils abandonnent, morceau par morceau, ce beau pays de France.
Le 5, le Régiment marche tout le jour ; les bataillons sont arrêtés, avant la nuit, dans la région Rupereux-Voulton. C'est là que l'ordre arrive de ne pas quitter le terrain où l'on était arrêté, de faire face à l'ennemi et de ne plus regarder en arrière.
La retraite est finie.
Joyeusement, avec une profonde satisfaction, les hommes font face à l'ennemi, prêts à la lutte.

III

L'OFFENSIVE. — LA MARNE
(6-13 septembre 1914)

Les dures fatigues de la retraite sont oubliées, au cœur de tous n'est qu'un seul désir, courir sus au barbare et le chasser de France.
A ces troupes, animées d'un souffle nouveau, on donne de nouveaux chefs :
Le Général **FRANCHET d'ESPEREY** prend le commandement de la Ve Armée.
Le Général **de MAUD'HUY** prend le commandement du l8e C. A.
Le Général **MARJOULET** prend le commandement de la 35e D. I.
Enfin au Régiment, le Lieutenant-colonel **DEBEUGNY** remplace le Colonel **DAPOIGNY**, malade, dirigé sur le dépôt.
Le 6 au matin, le Régiment s'ébranle-en direction du Nord ; il est en seconde ligne ; il n'a pas à s'engager ce jour-là, les troupes de première ligne, à elles seules, délogent l'ennemi de ses positions et le mettent en fuite.
Du 7 au 13 septembre, la poursuite se continue par Saint-Martin du Boschet, La Celle, Rozay, Château-Thierry, Sergy, Montigny-sur-Vesles et Pontavert. Les corps d'armée les plus réputés de la Vieille Prusse, des contingents du Hanovre et du Brandebourg, se retirent en hâte devant nos troupes ; par marches forcées, ils cherchent à se dégager, ne voulant à aucun prix accepter la bataille rangée.
L'effort de nos troupes tend à forcer de vitesse cet ennemi qui est sérieusement ébranlé, mais qui n'est pas encore complètement battu.
Le 13 septembre, alors que le 57e était à l'avant-garde, l'ennemi s'arrête sur le Chemin des Dames ; devant nous, il tient Craonne et Corbény. Il faut l'en déloger de vive force et c'est au pas de charge et au chant de la *Marseillaise*, qu'à la nuit tombante le 57e enlève Corbény, prenant ainsi pied sur le Chemin des Dames. Mais, à droite, le corps d'armée voisin n'a pu franchir l'Aisne ; la 35e D. I. se trouve très en l'air, son flanc droit exposé à tout retour offensif de l'ennemi.
Ce retour offensif a lieu le lendemain 14. Le Régiment tente vainement de se maintenir à Corbény ; soumis à un tir réglé d'artillerie lourde ennemie, contre-attaqué violemment sur son flanc par un ennemi nombreux qui cherche à le couper des ponts de l'Aisne, averti qu'il ne doit compter sur aucun secours, le 57e doit se résoudre à la retraite. Il se replie lentement, par échelons et vient s'établir en bordure nord des bois de la Ville-aux-Bois.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

IV

COMMENCEMENT DE LA STABILISATION

a) *Combats de La Ville-aux-Bois* (14-18 septembre 1914)

Le Régiment reçoit l'ordre de tenir « coûte que coûte » sur la position occupée ; cette résistance devant être mise à profit pour permettre aux divisions de droite de franchir l'Aisne.
Pendant cinq jours, avec un calme héroïque, le 57e, tout en supportant de violents bombardements, s'efforce, par une défense opiniâtre et de nombreuses contre-attaques, de conserver les emplacements qu'il a pour mission de tenir ; ce sont cinq jours de lutte opiniâtre.
Dans la nuit du 14 au 15, les compagnies s'emploient, avec des outils de fortune trouvés dans le village, à creuser des tranchées.
Le 15, le village de la Ville-aux-Bois, défendu par le 3e bataillon, passe trois fois de mains en mains ; de violents corps à corps ont lieu pendant toute l'après-midi, chaque rue, chaque maison est défendue pied à pied ; à la nuit, l'ennemi, qui a reçu de nombreux renforts, reste maître du village ; nous lui avons cependant fait 150 prisonniers. Le 16, le 1er bataillon du 57e, avec un bataillon 'du 18e d'Infanterie, reprend le village ; les compagnies s'y maintiennent tout le jour sous un bombardement intense et malgré les contre-attaques ennemies. Le village n'est bientôt plus qu'un monceau de ruines, il faut l'abandonner ; à la nuit, le bataillon se retire dans la partie sud du bois et s'y installe pour ne plus en bouger.
Les 17 et 18, ce ne sont que contre-attaques sans nombre, de jour et de nuit, pour empêcher l'ennemi de nous déloger du bois.
Le 18 au soir, le Régiment est relevé par le 8e R. I. Le 57e se retire, affaibli en officiers et en hommes (il a perdu 1.100 des siens), mais fier d'avoir si brillamment accompli son devoir.
Une citation à l'ordre du 18e C. A. est venue récompenser de si courageux efforts ; le 57e est cité :

« *Pour sa belle conduite au cours des journées des 13, 14, 15, 16, 17, 18 septembre. Sur la brèche pendant six jours consécutifs, le 57e a, malgré de nombreuses pertes et des fatigues de toutes sortes, montré un courage et une ténacité qu'on ne saurait trop admirer. Le 57e est le digne fils de la Terrible 57e demi-brigade.* »

Dans cette lutte incessante de six jours, les actes d'héroïsme furent de tous les instants, un trop grand nombre sont passés inaperçus ou restés oubliés ; en voici trois, pris parmi ceux consacrés par des citations :

« *POUPART, sergent, 4e compagnie* :
« *Le 14 septembre, étant chargé avec sa section de défendre le mur du Parc de la Ville-aux-Bois, a maintenu ses hommes sous un feu extrêmement violent et a, par son tir dirigé avec calme et précision, infligé des pertes sévères à l'infanterie ennemie ; a continué le 15 cette périlleuse défense, et ne s'est retiré que lorsque le château étant en feu et le mur complètement émietté par l'artillerie, il reçut l'ordre de se replier.* »

« ***DAUBIGEON, soldat, 7e compagnie* :**
« *Étant en sentinelle avancée et ayant été capturé par une patrouille allemande, il réussit à force de ruse et de sang-froid à maintenir sur place ses agresseurs, permettant ainsi à son camarade d'aller*

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

chercher du secours et de faire la patrouille ennemie prisonnière. »

« *CAU, sous-lieutenant, 8e compagnie* :
« *Grièvement blessé au ventre au moment critique du combat, ne pousse aucun cri de douleur pour ne pas affoler ses hommes et a l'énergie de surmonter ses souffrances pour assurer dans de bonnes conditions le repli de sa section. Ne se retire que le dernier, soutenu par deux hommes, faisant ainsi preuve d'une volonté peu commune et d'un bel esprit de sacrifice. Se fait transporter auprès du capitaine commandant le bataillon et lui rend compte de la situation ; conduit au P. S. voisin, il y rend, peu après, le dernier soupir.* »

b) *Dans le secteur du Château du Blanc-Sablon. — La lutte pour le plateau de Vauclerc* (20 septembre-16 octobre 191-1)

Ramené en seconde ligne, à Cuiry-les-Chaudardes, le Régiment y prend un peu de repos, tout en travaillant à la création de travaux de seconde ligne dans la région du Champ-d'Asile. Un de ses bataillons, le 3e, assure pendant, ce temps, la garde des ponts de l'Aisne. Les 23 et 24, le Régiment alerté, se tient prêt à étayer l'attaque faite par les autres régiments de la division.
Le 25 septembre, l'attaque n'ayant pas réussi, le 57e entre en ligne au nord du Château du Blanc-Sablon, face au plateau de Vauclerc ; il y reste jusqu'au 16 octobre.
Tout en assurant le service de surveillance qui est assez pénible, les bataillons travaillent à organiser la position qu'ils occupent. Ces travaux sont prescrits par le commandement, car la Ve Armée qui, par ses attaques, a fixé l'ennemi sur son front, doit se maintenir sur les emplacements acquis, s'y organiser en vue d'arrêter un retour offensif de l'ennemi, tout en se tenant prête à reprendre l'action.
Après trois semaines de stationnement, le commandement fait savoir « *qu'il ne s'agit plus de monter la garde devant des tranchées probablement vides* », qu'il faut gagner du terrain pied à pied.
Et, le 12 octobre, à 6 heures du matin, le Régiment, pendant que la 69e brigade fait une diversion sur Craonne, s'élance à l'attaque des positions ennemies qui lui font face : positions fortement organisées, déjà pourvues de fils de fer et de créneaux de mitrailleuses, que couronne le vieux moulin de Vauclerc et qui dominent complètement les positions françaises.
Par deux fois, après une trop faible préparation d'artillerie, le 1er bataillon tente d'aborder les tranchées allemandes : par deux fois ses tentatives restent vaines ; ses compagnies essaient de franchir les fils de fer, par force d'abord, par ruse ensuite, mais elles ne peuvent rien contre des défenses intactes et les mitrailleuses ennemies leur font subir des pertes très élevées.
Le 2e bataillon reprend à son compte l'action du 1er bataillon ; son premier élan est brisé net par le barrage d'artillerie ennemie qui s'est joint au feu des mitrailleuses. Une deuxième tentative, faite à la nuit tombante, lui permet de prendre pied dans la première tranchée allemande. Le succès arrive trop tard, car le commandement vient de donner l'ordre de suspendre le mouvement.
A regret, le 2e bataillon quitte le terrain conquis et revient dans ses anciennes positions.
Le 14, le 57e reprend le mouvement ordonné le 12. On ne doit plus attaquer en force, mais chercher à gagner du terrain pied à pied avec de petites unités. A 15 heures, après le tir de quelques obus de 75, le 2e bataillon s'élance à nouveau sur les objectifs de l'avant-veille.
L'ennemi est sur ses gardes ; son artillerie et ses mitrailleuses rendent la progression du bataillon très lente et difficile. Par bonds courts et rapides, s'arrêtant souvent pour laisser passer les rafales de feu, le bataillon réussit néanmoins à s'approcher des lignes ennemies. Dans un dernier élan, à la faveur de la nuit qui tombe, il bondit sur la position allemande, prend pied sur le plateau et occupe deux lignes de tranchées.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Malheureusement, la nuit est arrivée. Comment rester sur la position conquise ?
Un bataillon qui a perdu 40 % de son effectif, qui doit à plusieurs reprises repousser des contre-attaques allemandes, ne peut demeurer seul au milieu des positions ennemies, à 800 mètres en avant des lignes françaises.
Le Commandant de ce bataillon, laissé libre d'agir à sa guise, se résout, la mort dans l'âme, à regagner ses emplacements de départ.
Le surlendemain, 16 septembre, le Régiment quitte le secteur du Blanc-Sablon.

c) *Secteur de Verneuil* (23 octobre 1914-15 avril 1916)

Après un repos d'une semaine dans la région de Vieil-Arcy, le Régiment remplace les Anglais dans le secteur de Verneuil. Le 57e, ainsi que tout le 18e C. A. d'ailleurs, va rester là pendant dix-huit mois, en flèche au nord de l'Aisne, accroché aux pentes sud du Chemin des Dames.
La fin de l'année 1914 est marquée par deux actions particulièrement violentes : l'affaire du 2 novembre, dite de la Carrière, et l'affaire du 24 décembre, dite de Chivy.

Affaire du 2 novembre 1914. — La journée du 1er novembre avait été excessivement calme ; cette tranquillité avait été d'autant plus appréciée qu'elle succédait à un bombardement assez violent des jours précédents ; rien ne faisait présager l'orage du lendemain ; néanmoins, tout le monde était sur ses gardes.
Le 2, à 8 heures, l'ennemi déclenche sur notre secteur et sur la division de gauche, un bombardement d'une violence extrême.
A 9 heures, il passe à l'attaque sur la division de gauche, laquelle recule rapidement, par les bois de la Bovette, jusqu'aux lisières nord de Soupir.
A 10 heures, l'ennemi tente une action sur le bataillon de gauche du 57e (au Bois des Boules et au Moulin-Brûlé), l'avance allemande est rapidement localisée.
Sur le plateau de Verneuil, tenu par les 11e et 12e compagnies, il ne va pas en être ainsi. Le bombardement dure depuis 8 heures, il a bouleversé les embryons de tranchées existants et causé des pertes assez élevées.
A 11 heures, l'ennemi passe à l'attaque ; la 12e compagnie recule de 200 mètres, mais, sous la conduite de chefs énergiques, oppose une résistance acharnée à l'ennemi et arrête sa progression.
La 11e compagnie, dont une partie tient une carrière, est assaillie par un ennemi nombreux qui cherche à l'encercler ; rapidement, une section de mitrailleuses se porte à son secours et, pendant plus d'une heure, tient l'ennemi en échec.
Sur ce point, le feu de l'ennemi redouble alors d'intensité, les pièces de mitrailleuses sont détruites par les projectiles, les servants sont tués sur leurs pièces, notre feu est arrêté ; l'ennemi en profite pour s'élancer sur la carrière et faire prisonniers ses défenseurs.
L'ennemi, au prix de fortes pertes, a réalisé un léger gain de terrain ; mais, grâce à la défense faite par le Régiment, il n'a pu enlever le plateau de Verneuil, conquête qui lui aurait permis d'atteindre l'Aisne ;
A la nuit, avec le concours de compagnies du 123e, des contre-attaques sont faites pour reprendre le terrain perdu ; au prix de pertes nombreuses, une partie seulement du terrain est récupérée.
A la suite de cette affaire, le Lieutenant-Colonel **DEBEUGNY** est remplacé clans le commandement du Régiment par le Lieutenant-Colonel **HUGUENOT**.

Affaire du 24 décembre 1914. — Cette affaire est clairement résumée par l'ordre du jour que le

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Lieutenant-Colonel a adressé à son Régiment le lendemain de l'action :

« *Hier, 24 décembre, le 57e a reçu dans la matinée l'ordre de soutenir avec une compagnie une section du 144e qui avait pris la nuit, par surprise, trois petits postes allemands reliés par une tranchée, à. 400 mètres en avant de notre front, à l'est du bois du Tardoir. La 9e compagnie fut chargée de cette mission. Malgré un feu écrasant d'artillerie et de mitrailleuses, une partie de cette compagnie tint clans la tranchée en question et s'y fit hacher plutôt que de se rendre, perdant 1 officier, 1 adjudant, 5 sergents, 11 caporaux et 122 hommes, en tout. 140 braves qui sont tombés au champ d'honneur.*
Après la reprise de la tranchée par l'ennemi, les 1re et 3e compagnies, chargées d'exécuter une contre-attaque afin de reprendre cette tranchée aux Allemands, ont fait preuve dans leurs mouvements offensifs, renouvelés à plusieurs reprises, d'une bravoure au-dessus de tout éloge et d'une résistance admirable sous le feu écrasant de l'ennemi. Les deux compagnies ont perdu 3 officiers et 86 hommes qui, comme leurs camarades de la 9e compagnie, sont un exemple de devoir pour tout le Régiment. Le Colonel salue d'abord tous les braves qui sont tombés au champ d'honneur, les blessés qui vont souffrir sur un lit d'hôpital pour la cause sainte que nous défendons et adresse des félicitations à tous ceux qui ont pris part, à cette affaire ».

En conséquence, le Colonel cite à l'ordre du Régiment les 1re, 3e et 9e compagnies.

Du 15 au 22 décembre 1914, ont lieu, à l'ouest de Beaulne, une série de petits engagements ayant pour enjeu la possession d'un chemin creux. Dans ces actions, nos soldats firent preuve de cran et d'endurance, ne voulant jamais avoir le dessous. C'est au cours de l'une d'elles que se distingua le caporal brancardier **JEAN**. Les Allemands avaient bousculé notre premier barrage et poussé jusqu'au deuxième ; le caporal **JEAN**, appelé sur le terrain par son service de brancardier, voyant une escouade privée de son chef, enlève son brassard, prend le commandement de la petite troupe, la maintient en place, en dirige le feu et est tué net d'une balle au front au moment où il se portait, à l'attaque avec une demi-section de renfort accourue au pas de course.

Année 1915. — L'année 1915 se passe sans faits d'armes saillants ; le Régiment organise défensivement le secteur qui lui est confié : travail lent, constant, obscur, rude, peu glorieux, mais nécessaire. On s'enterre, on se fortifie, on se barricade ; puis les mesures de sécurité une fois prises, on cherche à améliorer sa situation, à la rendre plus confortable. Il s'agit de durer, de gagner du temps et d'éviter les pertes. Le Régiment a deux bataillons en ligne et un en réserve ; un roulement est établi pour que les compagnies passent sept jours en tranchée et sept jours au cantonnement de repos.
En ligne, la part de sommeil une fois prise, le soldat est au créneau avec le fusil, ou au travail avec la pelle ou la pioche.
Le travail d'organisation et de perfectionnement est incessant. Il comprend : la création de tranchées et de boyaux, la construction de nombreux réseaux de fil de fer barbelé, d'abris profonds et spacieux et de blockhaus pour mitrailleuses ; l'installation de tout un système de liaisons (téléphone optique, acoustique), des travaux de défense contre les gaz, la constitution de dépôts de vivres, de munitions et de matériel, des travaux de forage du sol pour créer des points d'eau, etc., etc.
Indépendamment du service de guet, qui doit être actif et vigilant, chaque nuit, des patrouilles sont faites en avant de la première ligne ; elles ont pour but, non seulement de compléter le service de sûreté, mais aussi et surtout de maintenir en haleine les gradés et les hommes, de leur inculquer

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

courage, audace et sang-froid.
Dans ce service obscur de la tranchée, le soldat fait ses preuves d'endurance et d'abnégation ; son courage ne se traduit pas par des actes héroïques, mais n'est-ce pas de l'héroïsme que de passer des heures entières au créneau, les pieds dans la boue, parfois au milieu des éclatements des obus et des minen ? N'est-ce pas de l'héroïsme que de travailler chaque nuit aux renforcements des défenses, à quelques dizaines de mètres de l'ennemi, sous les rafales intermittentes des mitrailleuses ? N'est-ce pas du courage que de travailler à éloigner de la tranchée de première ligne, chevalet par chevalet, un réseau jugé trop près de notre tranchée avancée et, cela, à quelques cinquante mètres des guetteurs ennemis ?
C'est au cours de l'un de ces travaux que se distingua le soldat brancardier **PÉRÉ**.
Profitant d'une nuit obscure, un caporal et trois hommes de la 10e compagnie s'emploient à réparer un réseau à 100 mètres de l'ennemi. Une fusée traîtresse dévoile aux yeux des guetteurs allemands la présence de nos travailleurs. Nos hommes se jettent à terre et laissent la fusée s'éteindre, puis, en rampant, ils cherchent à regagner la tranchée française ; mais une mitrailleuse ennemie déroule sa bande et une balle vient blesser le caporal ; frappé aux deux cuisses, il ne peut faire aucun mouvement et il reste en avant du réseau. Les brancardiers accourent, l'un d'eux escalade la tranchée et, en rampant, tente d'aller chercher le caporal qui pousse des cris de douleur. La mitrailleuse allemande continue implacablement son tir, elle veut sans doute achever son blessé ou empêcher qu'on vienne le relever ; le courageux brancardier est atteint et tombe mortellement frappé à côté du blessé.
Va-t-on sacrifier un nouveau brancardier pour tenter un nouvel effort ? L'officier de quart présent est hésitant. Mais le brancardier **PÉRÉ** a deviné l'embarras de son chef ; n'écoutant que sa conscience, pénétré de son devoir, il grimpe sur le parapet pour tenter de sauver ses camarades. Au milieu des rafales de la mitrailleuse qui crépite toujours, PÉRÉ avance quand même ; il a le bonheur d'arriver jusqu'au blessé, le panse sommairement, le charge sur son dos et le ramène dans la tranchée. Mais, là-bas, l'autre brancardier dort son dernier sommeil. Le laissera-t-on sur le terrain ? Non ! PÉRÉ repart. Par bonheur, la mitrailleuse s'est tue ; il arrive près de son camarade mort, le charge sur ses épaules et le ramène dans nos lignes.
Cet acte héroïque, bel exemple de dévouement et d'esprit de sacrifice, a été récompensé par une citation à l'ordre de l'armée.
Au repos, les compagnies ne restent pas inactives ; elles nettoient et mettent en état leurs effets et leurs armes ; elles travaillent également à l'organisation des positions de seconde ligne.
Elles font aussi des claies, des gabions, des piquets, des chevalets barbelés destinés à la première ligne.
Enfin, elles perfectionnent leur instruction. Elles ont reçu de nouveaux engins dont le maniement est à apprendre : fusils à chargeurs, grenades à main (percutantes et fusantes), mortiers Cellerier pour lancement de pétards de cheddite, mortiers Aasen et canons Brandt pour lancement de grenades à ailettes, artifices éclairants et de signalisation, masques-contre les gaz, etc...
Cette activité maintient le soldat en forme et en bon état de santé ; il y a peu de malades, les évacuations peu nombreuses. Grâce aux mesures de précaution prises, les pertes sont peu élevées : une moyenne de 1 tué et 2 blessés par jour.
C'est surtout au créneau que le soldat est blessé : ce maudit créneau disparaît fort heureusement à la fin de l'année.
Le secteur est en général calme, cependant, l'ennemi envoie quotidiennement sa rafale d'obus ; de temps à autre, pour se venger d'un échec subi sur un autre secteur, il déclenche un sérieux bombardement, un véritable déluge de mitraille pleut sur les tranchées et les cantonnements. Les

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

bombardements causent généralement peu de pertes humaines, mais ils provoquent toujours de nombreux éboulements, bouleversant tranchées et boyaux. Ces dégâts matériels font le désespoir des poilus. Certes, ils veulent bien que le Boche leur lance le métal voulu pour faire des bagues, des porte-plumes et des presse-papiers, mais ils voudraient moins de terre remuée, moins de réseaux endommagés, car il leur faudra employer leur nuit à réparer les dégâts.
Malgré ces ennuis, malgré les petites misères inhérentes au service dans les tranchées, le moral se maintient, excellent.
C'est dans l'année 1915 qu'apparaissent :
Le costume bleu horizon ;
Le casque Adrian ;
La croix de guerre,
et aussi les permissions, ces bienfaisantes permissions qui, avec de régulières distributions de « pinard » et de tabac, ont aidé nos poilus à « tenir ».
L'année 1915 n'a pas donné de résultats décisifs, la force allemande est toujours intacte et nos « grignotages » ne l'ont nullement brisée.
L'armée française a, depuis dix-sept mois, versé abondamment son sang et, sans pouvoir jouir du repos dont elle a besoin, doit redoubler d'énergie pour être, de nouveau, prête à lutter.
Au 57e, sous l'impulsion de son nouveau chef, le Lieutenant-Colonel **BUSSY**, on se prépare pour cette lutte que l'on sent proche.
A la fin de l'année, l'organisation défensive du secteur est considérablement renforcée ; de nombreux et solides centres de résistance sont créés, un sérieux réseau de liaisons couvre le secteur ; les troupes, fréquemment alertées, sont prêtes pour les ripostes vives et énergiques, tout est paré pour la résistance, l'ennemi peut attaquer, il trouvera à qui parler.
L'attaque allemande du printemps 1916 ne se produit pas sur le Chemin des Dames, mais sur la Meuse : le 21 février, il se lance à l'assaut de la région fortifiée de Verdun. Nos régiments, surpris tout d'abord, se ressaisissent vite et l'ennemi, malgré ses efforts renouvelés, ne peut pénétrer dans la citadelle inviolée.
A tour de rôle, les régiments français sont appelés à l'honneur de participer à la défense de Verdun.

Repos (16 avril-2 mai 1916)

Le 15 avril, le 57e est relevé, dans le secteur de Verneuil, par le 73e R. I. et se rend, par étapes, à Boursault, près Épernay, où il séjourne, dix jours, pendant lesquels il se prépare aux engagements futurs.
Il est transporté ensuite en chemin de fer à Sivry-sur-Ante (près de Sainte-Menehould) ; il y reste une semaine.

VERDUN
(5-20 mai 1916)

Le 3 mai, les bataillons sont enlevés en camions automobiles et transportés dans la région de Verdun, où le Régiment doit concourir à la défense de la rive droite.
Le 5, le Régiment entre en secteur ; un bataillon en première ligne au fort de Vaux, un bataillon en soutien au tunnel de Tavannes, un bataillon en réserve au fort de Tavannes.
Le secteur de Verdun est un secteur d'enfer dont la vision restera éternellement gravée dans la mémoire de ceux qui y ont vécu.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

C'est un paysage de désolation, aux arbres déchiquetés, où la terre est bouleversée et pulvérisée, avec des entonnoirs sans nombre d'où se dégage l'acre odeur des gaz nocifs. Certains endroits, où la lutte fut chaude, sont pavés de cadavres et l'on y voit apparaître, hors de terre, un pied, une main, un dos, comme si on avait ouvert un champ semé de morts. D'incessantes rafales d'artillerie balayent le terrain, rendant impossible tout déplacement de jour, gênant considérablement les relèves et les ravitaillements qui ne peuvent être faits que de nuit.
En ligne, ni abris, ni boyaux, ni fil de fer ; la tranchée avancée n'est qu'une suite de trous d'obus réunis tant bien que mal par une amorce de tranchée afin de permettre un semblant de circulation.
La défense repose tout entière sur la poitrine des soldats. Tapis au fond de leur trou, où gît souvent un cadavre qui empeste, ils tâchent de se faire le plus petits possible et demeurent là, calmes et stoïques, ayant toujours à portée de leurs mains le fusil et les grenades.
Les obus tombent par centaines, par milliers ; sous cette averse de mitraille, dans ce vacarme incessant des deux artilleries, on perd la notion d'être des hommes, le cerveau est tellement secoué qu'on ne pense plus à rien. Mais que le guetteur crie : « *Les voilà !* », immédiatement ceux qui vivent encore se redressent et tapent tant qu'ils peuvent pour ne pas être tués, pour ne pas perdre un pouce du terrain à eux confié.
Après avoir mené cette existence pendant dix jours dans le secteur de Vaux, le Régiment descend prendre deux jours de repos à Haudainville et remonte tenir le secteur de Thiaumont, au pied du fort de Douaumont ; il y reste jusqu'au 20 mai.
Pendant son séjour de quinze jours en ligne, le 57e n'a pas eu à attaquer, il a eu pour mission de tenir et il a tenu.
Pendant quinze jours, il a vécu sans broncher dans cette atmosphère de bataille, souffrant de la faim et de la soif, poursuivant sans relâche, dans un terrain chaotique, sous un feu d'artillerie incessant, l'organisation de la défense.
Hommes et gradés des premières lignes, qui avaient pour mission de se faire tuer sur place plutôt que de reculer, ravitailleurs en vivres et en munitions, travailleurs des secondes lignes, coureurs dévoués, tous accomplirent sans se plaindre leur belle et héroïque mission. Les actes de dévouement furent nombreux, en voici quelques-uns :

VIAL et DESAINT, soldats. — *Étant en première ligne, sous un bombardement d'une extrême violence, ont été ensevelis par l'explosion d'un obus ; se sont aidés mutuellement et ont réussi à se dégager, bien que fortement contusionnés ; ont réorganisé leur trou, remis leurs armes en état et ont continué d'assurer leur service de guet jusqu'à la relève.*

ETCHEGOYEN, soldat mitrailleur. — *Le 15 mai, au fort de Vaux, s'est présenté volontairement pour porter un ordre urgent, malgré la violence du bombardement ; est resté treize heures enseveli par l'éclatement d'un obus. Bien que fortement contusionné, a repris son poste de chargeur et n'a consenti à être évacué que lorsque sa section a été relevée.*

CHENU, soldat mitrailleur. — *Le 7 mai, devant le fort de Vaux, étant seul valide de sa section, ses camarades ayant été tués ou blessés par un bombardement d'une violence inouïe, a déterré les deux mitrailleuses ensevelies, les a démontées et nettoyées malgré le bombardement qui continuait, a mis les pièces en batterie, a engagé une bande dans une des deux pièces et s'est apprêté à la servir seul. Est resté à son poste jusqu'à l'arrivée d'une nouvelle section de mitrailleuses.*

CAMAL, soldat, coureur. — *Ayant reçu un ordre important à transmettre à son commandant de*

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

bataillon au fort de Vaux, est parti gaillardement sans se soucier de la violence du bombardement. Grièvement blessé aux parties basses du corps en cours de route, par un obus de gros calibre, perdant le sang en abondance, a trouvé, en lui l'énergie nécessaire pour continuer son chemin en se traînant sur les mains, tenant son pli entre les dents. A réussi, au prix de persévérants et douloureux efforts, à gagner le P. C. du Commandant du bataillon, a simplement relevé la tête pour remettre le pli et est ensuite retombé en rendant le dernier soupir.

VI

ARGONNE
(12 juin-30 septembre 1916)

Transporté en auto dans la région de Ligny-en-Barrois, le Régiment y séjourne une dizaine de jours, s'y repose des fatigues endurées, s'y reconstitue et se prépare à entrer en secteur.
Le 6 juin, le Régiment est transporté en chemin de fer dans la région de Sainte-Menehould ; il monte, le 12, relever le 14e d'infanterie dans le secteur de La Harazée, en Argonne.
Pays enchanteur aux frais ombrages ; secteur calme, organisations sérieuses et confortables.
Jusqu'au 29 septembre, le Régiment s'emploie à renforcer les défenses, à en créer de nouvelles, à creuser de profonds abris.
Toutes les nuits, en avant de chaque bataillon, une patrouille va reconnaître les défenses ennemies ou tendre des embuscades ; ces patrouilles entretiennent l'allant des gradés et des hommes, leur donnent de l'audace et du coup d'œil.

VII

CAMP DE MAILLY
(octobre-novembre 1916)

Dès sa relève par le 133e R. I., le Régiment est emmené en camions-auto dans la région du camp de Mailly (il cantonne à Brébant et Dampierre-de-l'Aube, puis à Ramerupt).
Les deux mois sont utilement employés à perfectionner l'instruction ; instruction des spécialistes, car il y a de nouvelles armes à servir (fusil mitrailleur, canon V. B.), instruction des unités (petites et grandes), car de nouveaux procédés de combat ont découlé des actions de Verdun et de notre dernière et victorieuse offensive de la Somme. Puis, le 30 novembre, par étapes, le Régiment se rend dans la région de Fleury (Oise), où il arrive le 15 décembre.

VIII

SECTEUR DE LA SOMME
(25 décembre 1916-8 février 1917)

Le 24 décembre, le 57e est enlevé en auto et transporté à Proyart ; de suite il entre en secteur à Berny-en-Santerre.
Pendant le premier mois, c'est le séjour dans la boue gluante qui ne permet aucun travail solide et provoque les pieds gelés. Pendant le second mois, c'est la neige, puis le froid glacial ; le sol durci refuse de laisser entrer la pioche et les piquets. Néanmoins, les soldats ne se rebutent pas ; de tout

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

cœur, ils se mettent à la besogne. Malgré les marmitages journaliers, la rigueur des éléments, les travaux prennent tournure et lorsque, le 1er février, les Anglais viennent relever le Régiment, ils trouvent un secteur parfaitement organisé.
Le 57e reçoit, à la demande des Anglais, les félicitations du commandement pour l'état de propreté et de solidité dans lequel il laisse le secteur.
L'année 1916, qui avait vu Verdun et la Somme, n'avait pas apporté la victoire désirée. Cependant, malgré leur avantageuse « carte de guerre », les Empires centraux font, en fin d'année, des propositions de paix, signe de lassitude sans doute, mais propositions si exorbitantes qu'elles ne sont pas acceptées.
Malgré ses trente mois d'épreuves, de luttes sanglantes, de privations et de pertes, l'armée française jouissait toujours d'un moral excellent.

IX

L'OFFENSIVE DE 1917

a) *Camp de Crèvecœur* (février-mars 1917)

Le 9 février 1917, après un repos d'une semaine dans la région de Fontaine-lès-Cappy, par un temps de neige et de verglas, le Régiment se rend, par étapes, au camp de Crèvecœur, dans l'Oise.
Pendant trois semaines, il travaille à perfectionner son instruction. Ce n'est plus l'étude de J'attaque par vagues successives, mais celle de la manœuvre en terrain libre, car le 57e, lors de la prochaine grande offensive, doit faire partie de l'armée de poursuite.
On s'attache donc à l'étude des formations larges et articulées ; de la compagnie au régiment, on étudie la manœuvre hardie sous toutes ses formes ; on exécute des marches avec chargement complet. Que la rupture ait lieu et l'armée de poursuite saura remplir dignement sa belle mission.

b) *Secteur de l'Avre* (mars 1917)

Notre offensive de printemps doit se faire entre la Somme et l'Oise ; déjà le terrain d'attaque est préparé et les moyens de lutte rendus à pied-d'œuvre. Pour permettre aux troupes d'attaque (ce sont celles qui sont en secteur) de se reposer, les régiments en réserve vont les relever momentanément ; c'est ainsi que, le 5 mars, le 57e remplace le 52e à Warsy-Guerbigny. Pendant dix jours, le Régiment s'emploie, par ses patrouilles et ses travaux, à préparer l'action offensive qui est proche.
Cependant, des indices d'un repli de l'ennemi sont signalés de toutes parts ; des reconnaissances offensives trouvent la première tranchée vide, mais des mitrailleuses encore nombreuses, placées dans les tranchées de seconde ligne, limitent le champ d'investigation des reconnaissances.
Brusquement, le 14 mars, le 52e vient, relever le 57e ; c'est que le repli de l'ennemi est certain, il est même commencé et les troupes qui devaient attaquer accourent pour atteindre les Allemands avant qu'ils n'aient complètement décampé.
Malheureusement, le repli de l'ennemi, préparé de longue date et avec beaucoup de méthode, n'a pu suffisamment être inquiété ; le Boche a eu le temps d'évacuer matériel et munitions et de s'installer, tout à son aise, sur la fameuse ligne Hindenbourg ; ligne de résistance préparée depuis plusieurs mois et à laquelle avaient travaillé, au mépris des lois de la guerre, les civils des régions envahies et aussi nos prisonniers.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

c) *Service routier*

Dès sa relève, le Régiment se rend dans la région Rollot, Lataule, Conchy-les-Pots, pour y être employé à des travaux de réfection de route.

d) *L'offensive de 1917*
Le plateau de Vauclerc (avril-mai 1917)

Le repli de l'ennemi oblige notre commandement à modifier son plan d'attaque ; la grande offensive est retardée, elle est fixée aux premiers jours d'avril. Le secteur d'attaque est reporté plus à l'Est, de Soissons à Reims ; l'objectif premier est le Chemin des Dames, puis Laon, puis la frontière.
Enlevé à ses travaux de réfection, le Régiment se dirige, par étapes, dans sa zone de concentration, qui est Fismes. Il fait partie de l'armée chargée d'exploiter le succès une fois la rupture faite. Le moral est excellent ; l'armée française est convaincue que la rupture tant de fois cherchée va se réaliser, que la guerre de mouvement va reprendre, que la libération du territoire envahi va progressivement se poursuivre et que le Boche enfin va être rejeté au-delà du Rhin.
Les nombreux préparatifs que les soldats rencontrent sur leur chemin, les troupes de renfort qu'ils voient affluer de toutes parts, les instruments de combat perfectionnés dont ils sont pourvus, leurs donnent courage et confiance ; c'est avec la certitude de la victoire qu'officiers et soldats voient arriver le grand jour de l'attaque : le 16 avril.
Ce jour-là, le Régiment traverse l'Aisne à 4 h.30, puis, par les pentes sud des hauteurs du Chemin des Dames, il se rapproche de la première ligne, 1 prêt à s'élancer par la brèche que doit faire devant lui la division **MARCHAND**, de l'armée **MANGIN**.
Le succès du premier jour est très limité et le deuxième jour n'amènera pas non plus la rupture désirée. Pendant ces deux jours, deux jours de temps affreux (pluie, vent glacial), le Régiment reste, l'arme au pied, sur le plateau de Paissy, recevant des obus qui lui causent quelques pertes. Le 18, le Régiment est ramené en arrière et cantonne dans la région de Baslieux-Fismes.
Le 22 avril, le 57e relève, à Craonnelle, le 33e R. I. ; deux bataillons sont en ligne sur le plateau de Vauclerc et un bataillon en réserve à Beaurieux. L'attaque du 16 avril n'a fait que mordre sur la lèvre sud du plateau du Chemin des Dames ; le commandement prescrit de pousser jusqu'à la lèvre nord, c'est-à-dire de prendre toute la position du Chemin des Dames.
Le 1er mai, après relève par le 144e R. I., le Régiment descend à Beaurieux ; il s'y prépare en vue de l'attaque. L'opération doit être menée par tout le 18e C. A. ; le 57e a pour objectif la partie la plus large et la plus forte du plateau de Vauclerc : celle appelée plateau des Casemates. Le Régiment remonte en secteur le 4 au soir ; l'opération est fixée au lendemain, 5 mai.
A 9 heures, les 1er et 2e bataillons partent à l'attaque avec un entrain merveilleux ; une compagnie du 3e bataillon assure la liaison entre les deux bataillons et a pour mission de marcher à leur hauteur. A 9 h.15, tous les objectifs sont atteints et de nombreux prisonniers affluent au P. C. du Colonel. Mais sur l'axe de marche du Régiment, à la jonction des deux bataillons, là même où devait marcher la compagnie du 3e bataillon, se révèlent, intacts, de nombreux blockhaus garnis de mitrailleuses, signalés la veille comme non détruits par notre préparation d'artillerie.
Les unités du centre (droite de la compagnie du 3e bataillon et gauche de la compagnie de gauche du bataillon de droite) doivent former un crochet défensif face aux casemates, car leur progression est rendue impossible par le feu des mitrailleuses ennemies. Mais alors, tandis qu'en première ligne, le bataillon de gauche et la presque totalité du bataillon de droite bordent la lèvre nord du plateau, il y a, entre eux, une solution de continuité. Cette solution de continuité est aux mains de l'ennemi, et

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

des casemates qui y sont placées, les mitrailleuses balaient impitoyablement tout le plateau, y rendant la circulation excessivement dangereuse, sinon impossible.
Le concours de l'artillerie lourde est demandé pour réduire ces casemates, mais les 155, dont le tir n'est pas réglé, tombent pour la plupart sur nos troupes ; mieux vaut se passer d'artillerie lourde. L'infanterie va donc tenter par ses propres moyens de réduire la résistance des casemates. Mais on ne lutte pas avec des poitrines contre un matériel puissant ; héroïquement, le sous-lieutenant **DUFOURCQ** se fait tuer à la tête de ses pionniers en cherchant à enlever une casemate ; vainement, les 10e et 11e compagnies essaient d'encercler l'ennemi, elles n'éprouvent que des pertes cruelles ; les lieutenants **CIRCAN** et **MICHEL** se font tuer à la tête de leurs hommes. Il faut abandonner l'idée de faire tomber cette résistance avec nos moyens du moment ; les compagnies se bornent donc à repousser tous les retours offensifs de l'ennemi. La nuit est particulièrement agitée au bataillon de droite ; constamment, les Allemands cherchent à s'infiltrer derrière la gauche de ce bataillon ; chaque fois ils, sont reçus à coup de grenades et contraints de se replier.
Le bataillon de gauche, 1er bataillon, n'a pas été inquiété pendant la journée du 5, il ne le sera pas non plus le lendemain.
Le 6, à 7 heures, l'ennemi fait un tir d'écrasement sur nos premières lignes et nous cause des pertes sensibles ; à 9 heures, les Allemands passent à l'attaque devant le front du bataillon de droite. Les compagnies opposent une résistance énergique, on se mitraille à bout portant, la lutte est chaude, il y a de nombreux corps à corps ; certains hommes, n'ayant plus de munitions, prennent les armes ennemies trouvées sur place et continuent le combat. Des grenadiers, debout sur le parapet, déséquipés, manches retroussées, lancent furieusement leurs engins : l'ennemi est momentanément arrêté. Mais les pertes sont élevées, de nombreux officiers tombent : le Capitaine **DANGUIN**, le Lieutenant **MAUBAILLARCQ** sont tués. Il n'y a plus de chefs, et il ne reste qu'une cinquantaine de braves à lutter contre des centaines d'Allemands ; épuisés, meurtris, désespérés, ils vont plier, lorsque le Capitaine **CAVAIGNAC**. Jusque-là occupé ailleurs, arrive un fusil à la main, groupe quelques hommes, une dizaine peut-être, et, n'ayant plus ni cartouches ni grenades, baïonnette au canon, dans un élan irrésistible, s'élance sur l'ennemi. Cette ruée audacieuse va réussir, les Allemands déjà hésitent, reculent, mais une balle ennemie vient frapper le Capitaine à la tête. Autour de ce héros, les soldats qui l'accompagnent se font tuer afin d'arrêter l'avance de l'ennemi. Celui-ci, surpris de tant d'audace, n'ose pas aller plus loin.
Notre première ligne n'existe plus ; les quelques survivants refluent à l'arrière, jusqu'à la tranchée des sapinières, où se sont groupés quelques éléments autour d'une section de mitrailleuses postée là depuis la veille. Un tir de barrage est demandé en avant de la tranchée des sapinières ; malheureusement, notre artillerie fait son barrage sur la tranchée même ; l'artillerie allemande fait également son barrage sur cette tranchée ; les deux artilleries nous causent de fortes pertes. Toute la journée, cette poignée d'hommes, avec deux pièces de mitrailleuses, tient tête à l'ennemi et se maintient sur sa position. Quelques compagnies du 144e, accourues tardivement, ne peuvent qu'étayer notre nouvelle ligne.
Le 6 au soir, lorsque le 144e relève le Régiment, chacun a la conscience d'avoir fait plus que son devoir ; tous, officiers, gradés et soldats, ont combattu dans des conditions très dures, contre des obstacles matériels insoupçonnés, avec un entrain et une abnégation superbes, mais le cœur attristé par la perte de nombreux camarades (790 hommes, 22 officiers tués et blessés). Au cours de ces deux jours de rudes combats, les actes de dévouement, de courage, d'abnégation furent nombreux ; en voici quelques-uns pris parmi les plus remarquables :

MAILLE, Abel, soldat à la C. M. 2. — *Au cours de l'attaque du plateau de Vauclerc, le 5 mai, à*

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

10 heures, la 2e section de mitrailleuses placée à la droite et en avant de la tranchée de Fribourg, sur la pente descendante à l'ailette, a tous ses gradés hors de combat. Le soldat MAILLE en prend le commandement ; calme, énergique, résolu, excellent tireur, il s'emploie pendant toute l'après-midi à mitrailler des colonnes ennemies qui tentent de remonter les pentes. Dans la nuit du 5 au 6 mai, combattant avec les servants de sa pièce, tantôt à la grenade, tantôt au mousqueton tantôt à la mitrailleuse, il tient pendant toute la nuit les Allemands à distance.

LEFÈVRE, Louis, adjudant, 1re compagnie. — *Dans la nuit qui précéda l'attaque du 5, l'adjudant LEFÈVRE fut chargé d'aller reconnaître, avec une patrouille, l'état de destruction des tranchées allemandes opposées au secteur de sa compagnie. Parti à 3 heures du matin, il réussit à s'infiltrer dans la première tranchée ennemie. Après avoir parcouru cet élément sur une trentaine de mètres, il tomba sur un groupe de défenseurs. Sans hésiter, il attaqua au pistolet et à la grenade les Allemands qui s'enfuirent laissant entre les mains de notre patrouille un prisonnier fait par LEFÈVRE lui-même. La patrouille continua à opérer et son chef rapporta les renseignements qui lui avaient été demandés. Le lendemain, 6 mai, vers 14 heures, une patrouille fut organisée afin de reconnaître les abris ennemis qui se trouvaient en avant de notre nouvelle ligne. LEFÈVRE en prit volontairement le commandement. Le groupe avança très prudemment, car les mitrailleuses allemandes battaient toujours cette zone, et, après avoir parcouru cent mètres sans incident, il se trouva à proximité d'un abri ; les Allemands l'occupaient encore. LEFÈVRE fit avancer son groupe et somma les Allemands de se rendre. Voyant qu'ils n'obéissaient pas, il les menaça de les faire sortir par le feu, les Boches crièrent alors « kamarades » et à la barbe d'autres Allemands qui étaient dans des abris sur le versant opposé du ravin, le petit groupe français ramena 14 prisonniers valides, dont 8 décorés de la croix de fer.*

PÉLARDY, Antoine, soldat, 7e compagnie. — *Au cours de l'attaque du plateau de Vauclerc, le 6 mai 1917, à 2 heures du matin, le soldat PÉLARDY, agent de liaison, est envoyé du P. C. du bataillon à sa compagnie engagée en première ligne, porter un ordre du Chef de Bataillon. Trompé par l'obscurité, la ligne n'étant constituée que par une série de trous d'obus, le .soldat PÉLARDY franchit les lignes françaises et arrive sur la ligne ennemie où il se heurte à une sentinelle. Atteint d'un coup de feu tiré à bout portant, la mâchoire fracassée, le soldat PÉLARDY est pris par les Allemands et envoyé brutalement dans le ravin de l'Ailette où il tombe au milieu de blessés allemands. Reprenant ses sens, il prend l'ordre écrit du chef de Bataillon et le déchire, puis, ne voulant à aucun prix être prisonnier et bien que complètement désorienté, il essaie de se rendre compte par les fusées et les points d'éclatement des obus de la situation des lignes. Surmontant sa douleur, il part en rampant et est assez heureux pour franchir la ligne ennemie. Il arrive à la ligne française, mais dans l'impossibilité de parler par suite de sa blessure, il ne peut se faire reconnaître et essuie un coup de feu de la part de ses camarades. Par bonheur, non atteint, il est reconnu par une fraction de la 6e compagnie où on le panse. Il repart seul pour se rendre au P. C. du bataillon où il n'arrive qu'à 8 heures après s'être deux fois évanoui en cours de route. Avant d'être évacué, ne pouvant parler, il rend compte, par écrit à son commandant, des motifs et des circonstances qui l'ont empêché de remplir sa mission, donnant à son chef les renseignements qu'il avait pu recueillir dans les lignes allemandes.*

Autre fait : Pendant la contre-attaque de 8 h.30, les soldats **NOGUÉS** et **LARRÈRE**, entourés par un groupe d'ennemis, se défendent avec la dernière énergie. N'ayant plus de munitions, ils

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

ramassent les grenades que l'ennemi envoie, les lui relancent aussitôt et se font tuer sur place plutôt que d'être prisonniers.

e) *Période de repos* (7 mai-12 juin 1917)

Ramené à l'arrière, le Régiment stationne successivement à Beaurieux, à Baslieux-lès-Fismes et à Maizy. Il reçoit des renforts, se réorganise et se remet à l'instruction. C'est l'époque où souffle le vent de défaitisme. Par la faute des circonstances et aussi grâce à une propagande infâme, un sentiment de lassitude s'est emparé de beaucoup d'esprits à l'intérieur et s'est bientôt transmis aux unités du front. Des actes regrettables ont lieu dans certains régiments. Le 57e revendique hautement l'honneur d'avoir toujours conservé son moral intact ; de l'avoir maintenu toujours vierge de défaillances. Le fait suivant en est un exemple frappant : Le 11 juin, alors que l'on savait que le Régiment allait partir pour le grand repos (les 1er et 3e bataillons devaient être enlevés en camion le lendemain), on prescrit au 2e bataillon de monter en ligne, à la Ferme d'Hurtebise (secteur réputé épouvantable) ; pas un cri de révolte ou de découragement ne se fait entendre. Les poilus mettent sac au dos et prennent la route qui mène au Chemin des Dames, allant là où le devoir les appelait. Après trois jours de secteur, le 2e bataillon vient rejoindre le Régiment à Crézancy, dans la vallée de la Marne.
Le 15 mai, le général **PÉTAIN** remplace le général **NIVELLE** dans le commandement des armées françaises ; il fait renaître la mutuelle confiance qui doit exister entre chefs et subordonnés ; et peu à peu, par des mesures appropriées, la santé morale est rendue à l'Armée.

X

SECTEUR D'ALSACE
(Juillet-septembre 1917)

Après un repos d'une semaine, sur les bords de la Marne, le Régiment s'embarque le 20 juin, à Montmirail pour la région de Villersexel ; il cantonne à Arpenans et Aillevans jusqu'au 7 juillet. Puis, par étapes il se rend en Alsace ; il relève, à Ballersdorf, le 7e R. I. C. (14 juillet). Le secteur est excessivement calme, la région ravissante et la population respectueuse et affable. L'organisation de la position, jusque-là un peu négligée, est notablement améliorée et lorsque, le 12 septembre, le Régiment est relevé il a la satisfaction de passer.au 97e R. I. un secteur confortable et bien organisé.
Le Régiment reste cantonné dans la banlieue de Belfort jusqu'au 22 septembre. A ce moment, le commandement français, craignant une attaque allemande par la Suisse, prescrit une remise en état immédiate des travaux de la seconde position du secteur de la Haute-Alsace. Le Régiment participe à ces travaux. Reporté en seconde ligne de son ancien secteur, à Dannemarie, il s'emploie à nettoyer les tranchées existantes, à créer de nouveaux réseaux de fil de fer ainsi que des emplacements pour mitrailleuses. Le travail prend fin le 30 septembre et, le 4 octobre, le 57e s'embarque à Montreux-Vieux à destination du secteur de Champagne. C'est dans ce secteur que la 70e brigade est dissoute et est remplacée par une infanterie divisionnaire :1'I. D./35.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

XI

SECTEUR DE CHAMPAGNE
(Octobre 1917-février 1918)

Débarqué à Givry-en-Argonne, le Régiment se rend par étapes à Suippes et, le 9, il relève le 138e R. I. dans le secteur de la butte de Souain. Le Régiment trouve un secteur confortable et parfaitement organisé ; il s'emploie d'abord à améliorer les travaux existants, puis à créer une nouvelle organisation. De nouvelles instructions du commandement prescrivent, en effet, d'échelonner en profondeur des forces d'artillerie et d'infanterie. C'est le sacrifice relatif des premières, lignes destinées à peu près uniquement à retarder, user et fatiguer l'ennemi. A l'arrière on crée une position de résistance qui, celle-là, sera défendue à outrance et sur laquelle viendra se briser l'effort déjà très ébranlé des fantassins allemands. C'est sur ce système d'organisation, sur ce même front de Champagne, que viendra se heurter, se briser et mourir la grande offensive allemande du 15 juillet 1918. Lorsque, le 3 mars, le Régiment est relevé par le 5e R. I., le nouveau dispositif des troupes est réalisé et les travaux d'organisation en cours d'exécution.
Durant son séjour en Champagne, le Régiment entretient son allant et son humeur combative par des patrouilles fréquentes et des coups de main. De plus, les spécialités, mitrailleurs, fusiliers, V. B., grenadiers passent par des écoles d'instruction et de perfectionnement installées à l'arrière. Cet enseignement aura d'excellents résultats : lorsque, en mars et avril 1918, il s'agira d'arrêter le Boche, de lui barrer la route de Paris, les unités du Régiment sauront remplir pleinement leur mission.
Le 19 janvier, le secteur tenu par le Régiment a l'honneur d'être visité par M. **CLÉMENCEAU**, Président du Conseil et Ministre de la Guerre.
Après relève, le Régiment se rend au repos dans la région d'Épernay. Il y reste trois semaines qu'il emploie utilement à l'instruction et à la pratique des exercices sportifs.

XII

CAMPAGNE DÉFENSIVE DE 1918

Noyon-Le Mont-Renaud (25 mars-15 avril 1918)

Le 21 mars au matin, s'est déclenchée sur le front britannique la grande offensive allemande, bataille de printemps à laquelle assiste l'Empereur et qui doit permettre aux cloches de Pâques de sonner la paix.
Du 21 au 23 mars, le recul anglais est considérable ; il est temps que les Français viennent sauver le « cœur de la France ». Et de partout, d'Alsace, de Lorraine, de Champagne, les casques bleus s'empressent vers la bataille. Tandis que, sur toutes les routes, les malheureuses populations, de nouveau forcées de fuir, recommencent le douloureux exode de 1914, les divisions françaises arrivent, successivement pour élever, devant la ruée ennemie, une barrière infranchissable.
Le 23 mars, à 14 heures, dans ses cantonnements de Cramant et Chauilly, le Régiment reçoit l'ordre de se préparer à être enlevé en camions dans la soirée. L'embarquement a lieu à 23 heures. Les hommes sont porteurs de 200 cartouches et de deux jours de vivres de réserve ; on n'emporte pas de grenades, les combats qui ont lieu depuis trois jours se font avec le fusil et les mitrailleuses. Les mitrailleuses emmèneront leurs voiturettes avec chargement complet. Des camions spéciaux devaient transporter les chevaux des voiturettes, ils ne sont pas venus ; pendant les premiers jours

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

de combat, les mitrailleurs traîneront donc à bras leurs voiturettes lourdement chargées. Par Épernay, Château-Thierry, Mareuil-sur-Ourcq, le convoi se dirige sur Compiègne où se trouve toujours le G. Q. G. Après un arrêt dans cette ville à attendre des ordres, les camions gagnent Montdidier, puis Lassigny et enfin Noyon où l'on doit débarquer ; il est 5 heures du matin. L'ennemi est jugé trop près pour que les troupes débarquent à Noyon ; le point terminus est reporté à 5 kilomètres plus au Sud, à Ribécourt. La randonnée en auto a duré trente heures ; la dernière partie du parcours a été coupée de fréquents arrêts, les routes étant encombrées par des troupes anglaises refluant vers l'arrière et de nombreux convois civils et militaires fuyant devant l'ennemi.
La 35e D. I. est mise à la disposition du 5e C. A. (général **PELLÉ**) ; les ordres reçus portent que « *les troupes doivent s'organiser sur place pour reformer une ligne disloquée par les combats précédents* » et « *tenir coûte que coûte* » sur les nouvelles positions.
A 10 heures, après quelques heures de sommeil, le Régiment est alerté ; à midi, il se dirige par Noyon vers Babœuf où il doit cantonner. Mais Babœuf est déjà aux mains des Allemands. Le colonel prend la décision de gagner le village voisin : Sallency ; le Régiment s'y dirige à travers champs. Ce village est occupé et défendu par des éléments du 1er R. I., ce régiment a été fortement éprouvé par les rudes combats qu'il vient de mener. Pour le soutenir, le 57e reste en arrière de lui, en formation de combat et prêt à s'engager.
Le 2e bataillon du 57e allait se lancer à l'attaque de la cote 98 lorsque le Régiment reçoit l'ordre de se rendre immédiatement au Nord de Noyon pour y soutenir des unités de la 1re D. I. qui, en liaison avec l'armée anglaise, se trouvent vivement pressées par l'ennemi. Lorsque le Régiment arrive dans Noyon, parmi les dépôts en flammes incendiés volontairement par les Anglais, des unités françaises et anglaises refluent en désordre vers le Sud, talonnées de près par l'ennemi. La situation est critique. C'est alors que le Régiment reçoit l'ordre de « *tenir à tout prix* » aux lisières Nord de Noyon. Il est 20 heures, il fait nuit noire ; les compagnies du Régiment n'en occupent pas moins avec célérité leurs emplacements de combat.
L'ennemi est là tout près, ses fusées lumineuses l'indiquent d'ailleurs et l'on entend même ses cris de triomphe. Les Allemands croient sans doute pouvoir pénétrer facilement dans Noyon. Pensant n'avoir devant eux que des troupes défaites et désorganisées, les Allemands avancent résolument ; leur déception est grande quand ils se trouvent en présence d'une troupe fraîche, résolue à tenir coûte que coûte et prête à tous les sacrifices. Surpris de rencontrer une résistance et de ne pouvoir pénétrer librement dans Noyon, les Allemands arrosent les lisières de la ville de rafales de mitrailleuses et de projectiles de minenwerfer légers, puis ils passent à l'attaque. Mais les compagnies tiennent courageusement tête ; au cimetière, la 5e compagnie doit soutenir un véritable combat ; partout où l'ennemi se présente il trouve des Français qui lui barrent impitoyablement le chemin. Il est minuit ; le 57e tient toujours Noyon ; il est le seul régiment à être au Nord de l'Oise ; les autres troupes ont pu, grâce à notre résistance, se dérober à l'étreinte de l'ennemi. Celui-ci, rendu prudent par l'échec qu'il vient de subir, cherche à déborder la ville par l'Est ; il parvient même jusqu'à la station, mais il n'ose pas aller plus loin.
A 1 heure du matin, le 26 mars, sur l'ordre du général commandant l'I. D. 1, dans un ordre parfait, sans que l'ennemi déconcerté songe à l'inquiéter, le 57e se porte sur les nouvelles positions qui lui sont assignées.

Le Mont-Renaud. — Pour comprendre l'importance des positions sur lesquelles le Régiment est appelé à résister, il est nécessaire de jeter un coup d'œil sur la carte.
L'Oise, entre la Fère et Noyon, coule sensiblement de l'Est à l'Ouest, puis, à 1.500 mètres au sud de Noyon, elle se dirige brusquement vers le Sud. Jusqu'à Compiègne, la rivière coule dans une vallée

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

assez étroite, resserrée entre les massifs boisés de Carlepont et d'Ourscamp à l'Est, la Montagne de Porquéricourt et le massif de Thiescourt à l'Ouest. Dans ce couloir courent, parallèlement à l'Oise, le canal latéral, la voie ferrée Paris-La Fère et la route nationale n° 38. C'est la traditionnelle voie d'invasion qui, par Compiègne, mène à Paris.

A la tête de ce couloir, telle une sentinelle avancée, se dresse le Mont-Renaud. Ce mont isolé, sorte de pain de sucre dont le sommet serait aplati, est couvert d'un parc au milieu duquel se dresse un superbe château. Qui veut pénétrer, s'avancer dans la vallée de l'Oise, doit posséder le Mont-Renaud. C'est pour la possession de ce point capital qu'une lutte inexorable va se dérouler pendant plus d'un mois.

En quittant Noyon, le 1er bataillon vient s'établir sur le Mont-Renaud, le 2e s'installe aux ponts de Sempigny et de Pontoise, le 3e se place en réserve, en arrière de ceux-ci, à Passel.

Dès son arrivée à Sempigny, et sur l'ordre du haut commandement le 2e bataillon tente de détruire les ponts par le feu : huile, pétrole, paille, rien n'y fait ; il faut recourir à de fortes charges de mélinite qui ne parviennent qu'à détruire insuffisamment deux arches. L'ennemi ne tente pas de franchir l'Oise sur ce point ; il a un autre objectif d'une importance plus grande : c'est le Mont-Renaud ; ses efforts nombreux et répétés vont tendre à la possession de ce point. Le 26, jusqu'à 10 h. 30, c'est le calme plat ; l'ennemi doit sans doute se regrouper pour continuer son avance ; de son côté le 57e amorce la défense de la position. A 11 h.15, les Allemands attaquent le Mont-Renaud en formations compactes ; ils réussissent à pénétrer dans le château, clef de la position. Immédiatement, nos soldats passent, à la contre-attaque et chassent l'ennemi du château ; les Allemands, se maintiennent néanmoins dans la partie Nord du parc. Dans l'après-midi, l'ennemi bombarde sérieusement nos positions ; la nervosité des hommes est augmentée par l'explosion d'énormes dépôts de munitions anglais situés au pied même du Mont et dont les éclats nous causent des pertes. L'ennemi tente une seconde attaque, il est repoussé et notre mousqueterie lui cause des pertes élevées. La route de Paris est barrée et les Allemands viennent de s'apercevoir que le verrou en est solide.

Le général commandant le 5e C. A. adresse de chaleureuses félicitations au 57e R. I. « *pour la très belle attitude qu'avait eu le Régiment en résistant à tous les efforts tentés par l'ennemi pour le refouler* »

Le 27, à 7 heures, les Allemands en force tentent de bousculer nos lignes, nos feux meurtriers suffisent à arrêter net leur attaque. A 8 heures, nouvelle attaque ennemie qui, cette fois, réussit à progresser ; mais nos feux de mitrailleuses, de F. M. et de V. B. l'obligent à refluer en désordre ; il laisse sur le terrain de nombreux morts et blessés. A 16 h.30, l'ennemi met le feu à une baraque Adrian située entre les lignes et, à la faveur de cet incendie, tente de nous surprendre ; mais il est rejeté à la baïonnette sur les emplacements de départ. A 18 h.30, après un violent bombardement, nouvelle attaque qui, une fois de plus, échoue sous nos feux. La route de Paris reste toujours inviolable.

Dans la crainte que l'ennemi ne redouble ses efforts et pour être prêt à tout événement, le bataillon du 57e qui est à Sempigny est relevé dans son service de surveillance des ponts et vient se mettre en réserve en arrière des deux autres bataillons, à Chiry-Ourscamps. La nuit du 27 au 28 est calme ; les hommes ne se reposent cependant pas, avec leurs faibles outils portatifs, ils creusent le sol étant fermement résolus à ne pas abandonner un pouce du terrain qui leur est confié.

Le 28, à 10 heures, sans préparation d'artillerie aucune, l'ennemi attaque sur tout le front ; par paquets, en s'infiltrant il tente de pousser le plus en avant possible. Nos soldats ne se laissent pas prendre à cette manœuvre ; à la grenade ou à la baïonnette, ils repoussent tous ces groupes d'Allemands jusqu'à leurs emplacements de départ. Le 29, l'ennemi n'attaque pas ; il se borne à

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

pilonner le Mont avec de gros minenwerfer. Cette accalmie relative est mise à profit pour activer les travaux de défense, remettre les armes en état et compléter les munitions. Le 30, à 7 h.30, après un violent bombardement, l'ennemi attaque en force sur la face Nord et sur les pentes Ouest du Mont. L'attaque de face est vite localisée, l'ennemi n'a pu pénétrer dans le château et il doit se retirer en laissant des morts et des blessés sur le terrain. Sur les pentes Ouest, l'ennemi a pu pousser en avant, mais une contre-attaque énergique faite par deux de nos sections oblige les Allemands à s'enfuir non sans laisser entre nos mains 22 prisonniers. A 8 h.40, puis à 9 h.15, l'ennemi tente encore de pénétrer jusqu'au château, chaque fois il doit se retirer sous la violence de nos feux. Entre temps, nos tireurs abattent un avion ennemi ; le pilote est fait prisonnier.
L'ennemi est définitivement contenu ; la vague formidable qui devait déferler par la vallée de l'Oise a trouvé devant elle une falaise de roc.
Dans ces combats d'une semaine, les actes de bravoure furent nombreux, tout le monde, chefs et soldats, fit assaut d'héroïsme.
C'est le sous-lieutenant **CAUNIER** qui, après avoir participé à toutes les contre-attaques, trouve une mort glorieuse à la tête de sa section au moment où, debout, méprisant tout danger, il dirigeait le tir de ses hommes sur les groupes d'assaut de l'ennemi.
C'est le soldat **GÉNÉRAUD** qui prend spontanément le commandement d'un groupe de combat privé de chefs et, restant toujours debout, en dirige le tir avec le plus grand calme et repousse toutes les attaques ennemies.
C'est le soldat **MACOUILLARD**, d'une équipe de F. M. qui, ayant tous ses camarades tués ou blessés, continue seul le tir de son fusil mitrailleur en criant, à pleine voix : « *Ils ne passeront pas ! Ils ne passeront pas !* » et tirant toujours contribue ainsi à arrêter les attaques renouvelées de l'ennemi.
La brillante conduite du Régiment est récompensée par une citation à l'ordre de la 3e Armée :

« *Régiment au moral superbe et plein d'allant. Jeté dans la bataille le 25 mars 1918 au soir et appelé à intervenir dans un combat qui a brusquement tourné en combats de rues, a, sous les ordres du lieutenant-colonel BUSSY, lutté pied à pied, endiguant la ruée adverse et en imposant à l'ennemi à tel point qu'il arrêta son mouvement. Le 30, chargé de la défense d'un point capital du front, a subi sans faiblir de fortes attaques appuyées par l'artillerie ; a brillamment contre-attaqué et maintenu ses positions faisant des prisonniers.* »

La défense du 57e restant inébranlable, nos soldats s'obstinant magnifiquement à ne pas vouloir lâcher d'un pied le Mont-Renaud, les Allemands vont changer de tactique. Aux attaques limitées et incessantes, faites avec de petites unités, vont succéder des attaques plus espacées mais faites avec des moyens plus considérables.

Attaque française du 5 avril. — A la suite de ses attaques répétées l'ennemi a conservé un pied dans la partie Nord du parc ; le Colonel décide de l'en expulser définitivement en s'emparant d'abord des communs, du potager et de la ferme, puis de pousser jusque sur les pentes Nord du Mont. Ces pentes sont boisées et fortement occupées par l'ennemi ; celui-ci y a construit des travaux importants et c'est de là que partent toutes ses contre-attaques. Le 5 avril, à 5 heures du matin, le 2e bataillon s'élance rapidement à la conquête de ses premiers objectifs : les communs, le potager et la ferme sont rapidement enlevés et aussitôt mis en état de défense.
Mais à l'angle Nord-Est du parc, l'ennemi offre une résistance sérieuse ; utilisant des boyaux situés dans un angle mort, il fait affluer renforts et mitrailleuses et arrête sur ce point toutes nos tentatives

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

de progression. Une de nos sections, celle du sous-lieutenant **MONTABLET**, revient le soir avec un effectif de 5 hommes, les autres ayant été tués ou blessés dans les essais infructueux d'enlèvement de la résistance ennemie. Cet arrêt imprévu empêche la continuation de l'opération sur les seconds objectifs. Dans la nuit du 5 au 6, une de nos sections tente d'enlever par surprise la corne Nord-Est du parc ; l'ennemi est sur ses gardes et notre attaque échoue.

Attaque allemande du 6 avril. — L'attaque française sur les seconds objectifs doit avoir lieu à 14 heures ; les Allemands allaient la devancer. A 8 heures du matin, l'ennemi procède à des tirs de réglage sur toute notre position ; à 9 heures, les minen tombent nombreux sur la première ligne et sur le château.
A 10 heures, l'ennemi se concentre dans le bois au Nord du parc ; notre C. P. O. disperse les rassemblements. Mais, à 11 h.30, commence un tir systématique sur nos organisations ; jusqu'à 14 h.30, le tir de l'ennemi est maintenu formidable, c'est un pilonnage en règle de tout le Mont-Renaud. Boyaux et tranchées sont bouleversés ; les hommes s'égaillent, emportant grenades et munitions, et se jettent dans les trous d'obus. Les armes automatiques seront tout à l'heure dans l'impossibilité de fonctionner, étant remplies de terre. Stoïquement, pendant trois heures, nos hommes supportent ce bombardement qui leur rappelle les pires jours de Verdun. Ici, comme là-bas, ils courbent le dos sous l'orage, mais ils se redresseront au moment voulu et le Boche, croyant pouvoir avancer librement, trouvera devant lui un mur de poitrines françaises.
A 14 h.40, le tir ennemi s'allonge et, à 14 h.45, débouchant du bois, les Allemands s'abattent en trombe sur nos positions. Immédiatement, nos poilus se dressent, les F. M. et R. S. C. ne pouvant fonctionner, ils font pleuvoir sur l'ennemi une grêle de grenades. Déconcertés par cette résistance insoupçonnée, les Allemands hésitent, puis entraînés par leurs chefs, ils se lancent à corps perdus sur nos défenseurs. Un moment, notre ligne fléchit, mais le lieutenant **BECKER**, à la tête de sa section de réserve, contre-attaque énergiquement ; à coups de grenades d'abord, puis avec la baïonnette ensuite, l'ennemi est ramené sur ses emplacements de départ.
A 15 h.15, avec des renforts, l'ennemi tente de déboucher de son réduit de la corne Nord-Est du parc ; il est accueilli par une grêle de mitraille, Stockes, Brandt, V. B. sont tous de la partie ; il semble que l'ennemi en soit ébranlé. Alors, bravement, avec une poignée d'hommes, à laquelle s'est, volontairement joint le sous-lieutenant **DANJEAN**, de l'A. T., et une mitrailleuse que porte lui-même le sergent **DARNICHE**, le lieutenant **BECKER** s'élance sur le réduit ennemi et s'y installe.
L'ennemi ne peut rester sur cet échec ; à 16 h.15, il revient en force et attaque le réduit. Malheureusement, par suite d'une erreur, notre mitrailleuse qui était là vient d'être transportée sur un autre point ; le lieutenant **BECKER** n'est plus là, sa présence ayant été rendue nécessaire à la gauche de sa compagnie.
Vainement nos grenadiers font pleuvoir sur l'ennemi une grêle de grenades ; héroïquement, un projectile à la main, le sous-lieutenant **DANJEAN** se fait tuer à la tête des défenseurs, les Allemands sont trop, il faut se replier ; le réduit leur est abandonné. Nous conservons cependant tous nos gains de la veille et nous avons infligé à l'ennemi des pertes cruelles au cours de ses trois attaques.
Les journées des 7, 8, 9 sont calmes ; Le 10, nos groupes de grenadiers réussissent à pénétrer dans le bois et y font des prisonniers. Le 11, l'ennemi réagit par un violent tir d'artillerie ; il s'acharne surtout sur le château ; celui-ci peu à peu s'écroule, ensevelissant sous ses ruines un commandant de compagnie, toute la liaison et une section d'infanterie. Le 12, nous continuons à progresser dans le bois à la grenade, mais difficilement ; l'ennemi offre une sérieuse résistance. Comme nous, sans doute, il doit avoir la consigne de ne pas perdre un pouce de terrain ; dans cette lutte acharnée, c'est

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

le plus têtu qui finalement l'emportera.
Dans cette progression à la grenade, nos grenadiers d'élite font des prodiges de valeur ; c'est ainsi que le caporal **GENCEL**, après avoir enlevé un élément de tranchée, s'y maintient avec deux de ses camarades pendant toute la journée, luttant à la grenade pendant dix-huit heures et repoussant toutes les contre-attaques de l'ennemi.

Attaque allemande du 13 avril. — Le 13 avril est une journée particulièrement dure mais glorieuse pour le 57e. Quelques compagnies vont tenir tête à une attaque en règle menée par des troupes spéciales ; attaque précédée d'un déluge d'obus de tous calibres et accompagnée de jets de liquides enflammés. Les troupes allemandes, dressées spécialement pour l'attaque, servies par un matériel puissant, n'auront pas raison de la ténacité de nos compagnies dont les effectifs sont pourtant réduits et fatigués. Les combats incessants qui durent depuis le 25 mars ont causé dans nos rang des pertes assez élevées, il ne reste plus que 70 fusils par compagnie, cette faiblesse d'effectifs est cause que le service de veille est chargé et pénible ; les travaux exécutés seulement dé nuit prennent une partie du sommeil des hommes. La fatigue commence à se faire sentir, les nerfs sont tendus à l'excès ; mais le ressort moral reste bon, pas une plainte, pas une récrimination ne se fait entendre ; l'ordre est de tenir : on tient. Par comble de malheur, le 12 au soir, l'ennemi a bombardé le village de Chiry où les compagnies du 2 e bataillon se tiennent prêtes à monter en ligne pour faire la relève ; 50 % des hommes sont intoxiqués. Mais ces hommes, sachant que l'on a besoin d'eux là-haut, au Mont-Renaud, suivent leurs camarades. Dans la nuit, couchés au fond de la tranchée, ils ne feront que rendre tout ce que leur estomac peut contenir, souffrant de vives douleurs, mais au moment critique ils seront là prêts à la lutte.
Le 13, à 7 heures, des avions ennemis volant à faible altitude, laissent tomber des bombes sur le Mont-Renaud, sur Passel et sur Chiry. C'est le signal attendu par l'artillerie ; immédiatement le bombardement commence : les obus de tout calibre, les minen gros et petits s'abattent sur le Mont-Renaud, le couvrant d'une pluie de fer ; la terre tremble ; la position, tel un volcan en éruption, disparaît dans un nuage de fumée et de poussière ; tranchées et boyaux sont complètement bouleversés ; les communications par fils sont coupées ; le Mont-Renaud pris dans un étau de fer et de feu est comme isolé des autres parties du secteur. Nos soldats, terrifiés d'abord, courbent la tête sous la tempête et demeurent stoïques à leur poste ; on les voit qui cherchent à abriter leurs armes des débris de terre et de poussière, car ils veulent qu'elles fonctionnent tout à l'heure quand le Boche sortira de son repaire. Les blessés sont nombreux ; il y a des morts ; mais aucun des hommes valides ne pense à quitter sa place pour un motif quelconque ; ils veulent être là quand le Boche attaquera.
A 7 h.15, l'ennemi pensant que son avalanche de mitraille a tué la presque totalité des défenseurs, et que ses lance-flammes vont griller les survivants, passe à l'attaque. Mais les guetteurs et les chefs français sont aux aguets, voyant surgir la trombe allemande, ils se dressent et crient : « *Debout ! tout le monde !* » Alors les intoxiqués qui gisent au fond de la tranchée, les blessés, surmontent leurs douleurs, se dressent avec les valides comme mus par un ressort et instinctivement dirigent leurs armes vers l'ennemi. Sur tout notre front, la fusillade se déclenche, terrible, meurtrière, sur la vague allemande qui rapidement avance ; mais bientôt nos soldats sont couverts de liquides enflammés, quelques-uns d'entre eux brûlent, tels des torches vivantes, en poussant d'horribles cris de douleurs. C'est une vision d'enfer qui terrifie et qui tue. A l'abri de ces engins diaboliques, l'Allemand réussit à progresser, il dépasse la chapelle, le château, la crypte, et parvient à cent mètres du P. C. du Chef de Bataillon. Tout le petit personnel du commandant (coureurs, téléphonistes, signaleurs, agents de liaison, etc.) saute sur les armes qui sont à portée, se forme en ligne en avant du P. C. et exécute des feux sur l'ennemi.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

C'est la position dernière, celle sur laquelle il faut se faire tuer si l'on veut que le Mont-Renaud reste entre nos mains. A ce petit groupe viennent heureusement se joindre quelques renforts. C'est le lieutenant **ORLIANGE** qui accourt à la hâte avec quelques agents de liaison et se fait tuer à leur tête ; ce sont les bombardiers qui, ayant leurs stockes mis hors de service viennent faire le coup de feu en se servant des armes des morts. Cette faible chaîne, est enfin renforcée par une demi-section jusqu'alors réservée précieusement comme étant le seul et dernier, espoir. L'ennemi est contenu : il est 7 h.30.

Cette lutte aussi rapide que violente, m'intéresse qu'un coin du champ de bataille, la partie Est du Mont-Renaud ; sur l'autre partie (côté Ouest), se déroule en même temps une; action toute aussi vive.

Avant l'attaque ennemie, il y avait, dans cette partie du Mont-Renaud, en avant du parc, dans le bois, un groupe de grenadiers rassemblés en vue d'une petite opération à exécuter et placés sous les ordres du lieutenant **FAMIN**. Le bombardement les a épargnés parce que trop rapprochés de la première ligne ennemie ; ils ont vu déboucher l'attaque précédée des lance-flammes ; avant que les liquides brûlants ne les aient atteints ils démolissent à coups de F. M. et de grenades le porteur de flammes. Les Allemands n'en continuent pas moins leur avance malgré le barrage fait par nos grenadiers ; ceux-ci, submergés, débordés, ayant subi des pertes (leur chef, le lieutenant **FAMIN**, vient d'être grièvement blessé), se replient ; ils sont recueillis par une petite troupe qui est en soutien, aux communs, sous les ordres du sous-lieutenant **LESGOIRRES**. Cet officier a groupé là les survivants de la 5e compagnie, dont le commandant, le lieutenant **BECKER**, vient d'être tué et l'autre lieutenant grièvement blessé. Avec les quelques grenadiers qui viennent d'arriver et le peu d'hommes qu'il a avec lui le sous-lieutenant **LESGOIRRES** organise la résistance ; largement pourvu de grenades, il fait un barrage tel que l'ennemi ne peut passer.

Puisque l'ennemi est maintenu sur ce point, le sous-lieutenant **LESGOIRRES** pense aux camarades qui, dans la partie Est du Mont, sont aux prises avec un ennemi supérieur en nombre et devant lequel ils ont dû reculer. Avec une poignée de braves, il contre-attaque à la baïonnette dans le flanc de l'ennemi, celui-ci reçoit l'assaillant avec ses mitrailleuses. **LESGOIRRES** tombe mortellement blessé, les hommes se couchent à terre bien décidés à ne pas reculer d'une semelle ; une de nos mitrailleuses leur prête l'appui efficace de son tir. Par trois fois, l'ennemi tente de déloger ces braves, trois fois l'ennemi doit reculer, laissant morts et blessés sur le terrain. Sur ce point également, l'ennemi est fixé : il est 8 heures du matin.

Alors que cette tragédie se déroulait sur le Mont-Renaud, le commandement, de son côté, se préoccupait fort de la situation. Dès le début du bombardement qui lui avait apparu terrible, il avait pensé à porter secours aux défenseurs ; les troupes de l'arrière avaient été immédiatement alertées. Dès 7 h.30, le colonel fait diriger renforts et munitions sur le Mont-Renaud. Le mouvement se fait par petits paquets, car le terrain à parcourir est dénudé, criblé d'obus et balayé en certains endroits par les mitrailleuses ennemies.

Calmes, résolus, insouciants des barrages de fer et de feu à traverser, les renforts se hâtent au secours de leurs camarades qui là-haut, sur le Mont-Renaud, attendent des munitions. Et, au fur et à mesure qu'ils arrivent, les renforts sont employés à contre-attaquer.

L'ennemi ayant été partout maintenu, il ne reste plus maintenant qu'à le ramener dans ses positions de départ. Tous, chefs et soldats, s'emploient de toute, leur énergie, de tout leur cœur pour déloger l'ennemi de la partie de terrain où il résiste encore.

Tantôt à la grenade, tantôt à l'arme blanche, nos héroïques soldats progressent ; la lutte est ardente, l'ennemi ne cède qu'à regret cette superbe position qu'il a cru pouvoir prendre ; animés d'une belle et noble ardeur, conduits par des chefs énergiques, nos soldats reprennent peu à peu tout le terrain

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

perdu. L'échec de l'ennemi est complet et il a subi de fortes pertes, ainsi qu'en témoignent les nombreux cadavres qui jonchent le sol. Le Mont-Renaud reste toujours entre les mains du 57e ; la route de Paris, reste toujours barrée à l'Allemand.
Dans cette rude, mais glorieuse journée, tous, officiers, sous-officiers, caporaux et soldats ont fait bravement, héroïquement leur devoir. Il est impossible, tellement ils sont nombreux, de citer tous les actes de bravoure accomplis ce jour-là. En voici quelques-uns pris parmi les plus beaux :

Le soldat JOUANNEAU, qui, ce jour-là, a fait l'admiration de ses camarades, est un jeune soldat calme et brave comme un ancien. Au moment de l'attaque des liquides enflammés, il a mis bravement son F. M. sur le parapet et abattu l'un des porteurs de lance-flammes. Il a continué à tirer jusqu'à épuisement de ses munitions, puis a combattu à la grenade jusqu'à l'arrêt de l'attaque ennemie. Placé quelques instants après, avec son F. M., en un point particulièrement délicat il a contribué à briser net trois attaques allemandes et a dû plusieurs fois réparer son F. M. sous le feu ennemi ; au cours de l'action il a donné à tous le plus bel exemple de courage et d'esprit de sacrifice.

Le sergent HÉRON, par son calme et son sang-froid, réussit à maintenir sa section sous un bombardement violent ; il s'emploie ensuite activement par ses feux de flanc à enrayer l'attaque allemande faite sur la compagnie voisine. Le tireur de son F. M. ayant été blessé par un éclat d'obus il sert lui-même l'arme ; blessé à son tour, il continue quand même le tir jusqu'au repli définitif de l'ennemi.

Le soldat LAPEYRE est un jeune grenadier doué d'une faible santé. Faisant partie d'un groupe de combattants aux prises avec l'ennemi et voyant que les munitions allaient manquer il n'hésite pas, tête nue, à traverser un barrage excessivement violent pour aller chercher des grenades au P. C. du Chef de Bataillon. « *Soyez sans crainte, mon commandant,* dit-il, *nous les tenons, donnez-nous des grenades et nous les chasserons.* » Il se charge d'une caisse de grenades, prend le commandement de quelques artilleurs de tranchée qui s'offrent volontairement pour transporter des munitions, les conduit rapidement sur le lieu de combat et engage à nouveau la lutte, de concert avec ses camarades, jusqu'à ce que l'ennemi abandonne la partie de terrain qu'il occupait.

Le lieutenant FAMIN, commandant la 7e compagnie, eut la conduite suivante : Dès le débouché de l'attaque ennemie, il engage le combat à la grenade contre des flammenwerfer, et galvanise ses hommes par son exemple. Blessé à la tête, perdant le sang en abondance, il est conduit au P. C. du Chef de Bataillon où il perd connaissance. A peine revenu à lui et déjà couché sur le brancard pour être transporté à l'arrière, il entend dire par un agent de liaison que la 7e compagnie a reculé ; le lieutenant s'arrache du brancard, se place à la tête d'un petit détachement qui portait des munitions en première ligne, l'accompagne jusqu'à sa compagnie et y engage le combat ; mais, trahi par ses forces, il tombe sans connaissance au moment où la situation allait être rétablie.

Pour les journées d'avril de nombreuses marques d'admiration et de sympathies de chefs et de camarades de combat d'autres régiments furent adressées au 57e, juste récompense de la farouche énergie déployée par le Régiment. Le 13 avril au soir, le Lieutenant-Colonel commandant le 123e (voisin de gauche), adresse au colonel **BUSSY** la lettre suivante :

« *Les officiers et les hommes du 123e ont pu voir quelques détails de votre combat de ce matin sur le Mont-Renaud. Ils ont témoigné hautement leur admiration pour la bravoure et la ténacité de*

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

leurs camarades du 57e. Tous nos compliments pour ces braves, nous sommes de cœur avec eux. »
Le même jour, le Lieutenant-Colonel du 201e (voisin de droite), s'exprime en ces termes : « *Nous sommes remplis d'admiration pour la résistance, l'entrain et le bel esprit de votre beau régiment. Vingt fois vous avez mérité la fourragère et si elle était donnée à l'élection je n'hésite pas à vous dire qu'au nom du 201e vous en auriez une d'honneur immédiatement.* »
Le général **de POUYDRAGUIN** adresse ses affectueuses félicitations au colonel BUSSY pour « *l'admirable conduite de son régiment* ».
Le général **LECOMTE**, commandant le 33e C. A., écrit : « *Au Mont-Renaud, le 57e a, par sa brillante conduite, ajouté une belle page à un historique déjà glorieux.* »
Le général **HUMBERT**, commandant la 3e Armée, écrit : « *Le 57e luttant pied à pied, avec une grande énergie, a maintenu ses positions sous des bombardements ininterrompus ; dans les journées des 6 et 13 avril, il a repoussé de violentes attaques ennemies ; j'adresse à ce beau régiment toutes mes félicitations.* »
Lorsque le 20 avril le 57e exténué, mais toujours vibrant, est relevé du Mont-Renaud par le 123e, il part avec la satisfaction d'avoir écrit une des pages les plus glorieuses de son histoire. Les petits-fils de la « *Terrible 57e demi-brigade* », animés d'une même mâle énergie, de la même volonté de vaincre, faisant héroïquement le sacrifice de leur vie, avaient opposé aux Allemands un rempart inébranlable, leur barrant la vallée de l'Oise, la route de Paris, le cœur de la France.

Secteur de Ville **(20 avril-10 mai)**

De suite après sa relève du Mont-Renaud, le 57e prend le secteur de Ville-Dives (sur la Divette), précédemment tenu par le 123e. Le secteur est en voie d'organisation, mais les travaux ne peuvent être exécutés que de nuit l'ennemi nous dominant complètement des hauteurs de Larbroye. La construction de tranchées et de boyaux qui se remplissent d'eau avec une extrême facilité, la création de nombreux réseaux de fil de fer, ne font pas oublier la vigilance dans le service de surveillance. Chaque nuit nos patrouilles inspectent les défenses ennemies dont le travail avance lentement ; un coup de main préparé sans aide d'artillerie nous permet de faire des prisonniers. Pendant son séjour, le Régiment trouve l'occasion de venir en aide à des unités voisines dont la situation va être compromise.
Le 30 avril, le 123e régiment, qui tient le Mont-Renaud, est violemment attaqué par l'ennemi, il va être obligé d'abandonner la position ; la situation est grave. Une compagnie tient cependant encore dans la ferme du château, bien que cernée de toutes parts par l'ennemi ; à tout prix, il faut la dégager avant qu'elle ne soit amenée à se rendre. Le 57e s'offre de tout cœur pour remplir cette belle mission, car il sait ce qu'il en coûte que d'avoir à défendre le Mont-Renaud. L'ennemi qui entoure la ferme sera donc contre-attaque dans son flanc droit par des unités du 57e.
En plein jour, défilant parallèlement au front ennemi et à faible distance de celui-ci, deux sections d'infanterie et une section de mitrailleuses du 3e bataillon, aux ordres du lieutenant **WASCOWISKI**, partent hardiment à la contre-attaque. Indifférentes aux obus qui ponctuent leur route, les sections se hâtent vers le Mont-Renaud. Arrivées à distance d'assaut, la petite troupe se ramasse un instant puis bondit sur le Boche. Les Allemands, surpris, ne pensent même pas à se défendre ; ils s'enfuient poursuivis par le feu de nos mitrailleuses. La compagnie française est délivrée ; elle joint ses efforts à ceux de la troupe de contre-attaque pour achever le succès. D'ailleurs, sur toute la ligne, c'est le signal de la contre-attaque ; l'ennemi est rejeté dans ses positions de départ et le Mont-Renaud complètement réoccupé. Une citation à l'ordre du 33e C. A. est venue récompenser l'héroïsme de cette petite troupe qui donna ce jour-là, l'exemple d'une belle

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

et parfaite camaraderie de combat.

Repos en seconde ligne (10 mai-26 mai 1918)

Le 10 mai, le Régiment, relevé de secteur, prend un repos bien gagné à Élincourt, Sainte-Marguerite et Margny-sur-Matz. Il y reste quinze jours pendant lesquels il parfait son instruction, tout en travaillant également aux positions de seconde ligne.

Saconin-Breuil (31 mai-2 juin 1918)

Le 27 mai le Régiment est brusquement alerté ; il doit être prêt à faire mouvement dans la nuit. Les Allemands viennent de prendre le Chemin-des-Dames ! Résolus à poursuivre l'offensive jusqu'à la décision ou à la défaite, après s'être acharnés pendant plus de deux mois sur le secteur de Noyon à Ypres où se trouvent fixées la majeure partie des forces franco-britanniques, les Allemands profitent une fois de plus de la ligne intérieure pour nous attaquer soudainement sur l'Aisne. Par malheur pour nous ce front, que l'on croyait si facilement défendable, n'offrait, en fin mai, qu'une assez faible densité.
Le 27, l'ennemi franchit l'Aisne et atteint la Vesle. Le 28, il est à Fère-en-Tardenois. Le 29, il prend Soissons et tente d'élargir la poche sur sa face Ouest en marchant sur la forêt de Villers-Cotterêts. Les troupes ennemies qui opèrent là sont les meilleures des divisions d'assaut, les plus entraînées aux méthodes nouvelles d'attaque ; ces corps d'élite, où l'on trouve plusieurs divisions de la garde, sont presque uniquement encadrées par des officiers de carrière.
Du 27 au 30, le Régiment exécute des marches et contre-marches qui le portent successivement sur l'une et l'autre rive de l'Oise. Le 30 mai, à 22 heures, le Régiment est enlevé en autobus et transporté dans la région Cœuvres-Laversine pour participer à une contre-attaque faite pour empêcher l'ennemi d'atteindre la forêt de Villers-Cotterêts. Cette contre-attaque devait primitivement comprendre 6 divisions (dont la 35e) et 3 bataillons de chars légers. Mais le 31 au matin, comme troupes fraîches, seule, la 35e D. I. est à portée de s'engager. L'ennemi est de plus en plus pressant ; il faut absolument l'arrêter.
La 35e D. I. prenant seule l'affaire à son compte, va déboucher du ravin de Saconin et Breuil pour conquérir la Montagne de Paris et la Ferme du Mont-Lavé ; les trois régiments de la division étant accolés et leurs bataillons échelonnés en profondeur. L'attaque fixée d'abord à 8 heures, ensuite à 9 heures, puis à 11 heures, est finalement reportée à midi. Mais ce nouvel ordre ne parvient pas au 57e et, à 11 heures, seul, il s'élance à l'attaque avec son habituel entrain. Le 1er bataillon, après avoir dépassé la D. I. marocaine qui est en première ligne, progresse jusqu'à la Ferme du Mont-Lavé, atteignant ainsi d'un seul coup son premier objectif et capture 1 chef de bataillon, 4 officiers, 121 soldats et plusieurs mitrailleuses. La capture de ces prisonniers mérite d'être narrée. Une sentinelle allemande gardait l'entrée de la Ferme ; surprise par la soudaineté de l'attaque, elle n'a pas le temps de donner l'alerte et les deux Allemands sont faits prisonniers. Les deux sections françaises conduites par les lieutenants **SAVE** et **DEFORGE**, qui dans l'action trouvent une mort glorieuse, pénètrent alors dans la Ferme et attaquent à la grenade les bâtiments de droite et de gauche. La garnison allemande, interdite tout d'abord, essaye de se défendre ; un officier allemand qui tente de donner des ordres est tué d'un coup de fusil et bientôt tous les Allemands doivent se rendre avec leurs 5 mitrailleuses.
Une demi-heure après, par une contre-attaque, l'ennemi tente de reprendre le terrain perdu, peine inutile ; nos F. M. et nos grenadiers disloquent une partie de l'attaque et là où l'ennemi avait réussi à

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

progresser il est rejeté, dans ses positions, à la baïonnette. Les régiments voisins, 123e à gauche, 144e à droite, n'ont pu atteindre leurs objectifs ; malgré leurs efforts renouvelés ils restent très en retrait par rapport au 57e.
La position enlevée par le Régiment est de toute importance ; pour la tenir, deux bataillons sont mis en ligne (les 2e et 8e), le 1er est reporté en réserve en arrière ; la relève est faite dans la nuit du 31 au 1er.
Le 1er juin, l'ennemi tente de réduire le saillant formé par le 57e. Dès le matin, à la pointe du jour, les unités chargées de la défense de la Ferme et de ses abords subissent une attaque faite en force de face et sur les flancs ; elles évacuent ce nid à projectiles et se replient jusqu'à hauteur d'une carrière située un peu en arrière de la Ferme. Une partie des combattants, aux ordres du capitaine DURAT, s'installe dans la carrière, bien résolue à ne pas reculer d'un pas. Par deux fois l'ennemi tente de s'emparer de la carrière après l'avoir criblée de minen, par deux fois l'ennemi doit se replier devant la violence de nos feux terriblement meurtriers. Les Allemands somment la garnison de se rendre ; les Français répondent par le mot de « Cambronne » auquel succèdent les rafales de nos fusils-mitrailleurs.
La garnison réussit à tenir tout le jour ; elle ne se retire qu'à la nuit, en exécution des ordres du commandement, emportant avec son matériel, ses blessés et ses morts. Indépendamment du chef, les héros de cette résistance furent les sergents **LAPORTE** et **GUIBERT** ; admirables de sang-froid et d'énergie, à la tête de deux équipes de F. M. et de quelques grenadiers ils restèrent tout le jour sur la brèche, défendant avec une farouche ténacité l'unique entrée de la carrière ; se prodiguant sans cesse, veillant à tout, inconscients du danger, ils surent faire passer leur bel enthousiasme et leur esprit de sacrifice à leurs hommes.
Pendant ce temps, et tout le jour, les autres compagnies, bombardées par obus et par minen, violemment attaquées par des troupes supérieures en nombre, résistent également à tous les assauts de l'ennemi. Au soir, nous avons réussi à conserver toutes nos positions, sauf la Ferme et la Carrière évacuées par ordre comme étant trop en flèche. Le soir même, le colonel reçoit les félicitations du général commandant le 1er C. A. « *pour la façon superbe dont le Régiment a tenu et continue à tenir le front* ».
La nuit du 1er au 2, relativement calme, est mise à profit pour regrouper les unités un peu mélangées à la suite des combats de la veille ; des munitions sont apportées en assez grand nombre ; les hommes creusent le sol. Le 2 juin est la répétition de la veille ; l'ennemi attaque sans cesse ; sans cesse il arrose nos lignes d'un nombre incalculable de projectiles ; constamment ses avions (des escadrilles réputées des Tango et des Damiers) mitraillent nos tirailleurs ; rien n'ébranle la solidité de notre défense. Les Allemands, en nombre supérieur, font des prodiges d'efforts pour nous déloger : attaques frontales ou débordantes, infiltrations, rien n'y fait ; nos braves soldats, encouragés par leurs chefs qui prêchent d'exemple, résistent à tous les assauts et contre-attaquent immédiatement (à la grenade ou à la baïonnette) toute fraction ennemie qui a pu pénétrer dans nos lignes.
C'est ainsi que les sergents **HAVARD, BUSSEAU** et le caporal **JARDINIER**, debout sur le petit parapet de leur tranchée lancent leurs grenades malgré le feu de mousqueterie de l'ennemi et réussissent à arrêter quatre attaques ennemies en un point particulièrement important. C'est ainsi que la 4e section de la 9e compagnie contre-attaque un ennemi bien supérieur en nombre, réussit à le mettre en fuite et lui prend une mitrailleuse. C'est ainsi que le commandant de la 5e compagnie, le lieutenant **AIGNEREN**, voyant sa première ligne enfoncée, prend lui-même le commandement du groupe de contre-attaque, l'entraîne sur l'ennemi et tombe grièvement blessé, en plein combat, au moment où le Boche commençait à se replier.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Jusqu'à 22 heures l'ennemi renouvelle vainement ses attaques ; toujours repoussé, il ne peut parvenir à prendre un seul pouce du terrain confié à la garde du 57e. Malheureusement nos pertes sont sérieuses ; ceux qui restent n'ont pas dormi depuis trois nuits et ils se battent depuis trois jours. La capacité défensive du Régiment a atteint sa limite extrême. A 23 heures arrive l'ordre d'avoir à exécuter, avant le lever du jour, un mouvement de repli destiné à mettre le 57e à l'alignement des autres régiments. A la hâte, quelques gradés sont envoyés reconnaître la nouvelle position ; rapidement on assure l'évacuation des blessés et des morts qui sont encore dans les premières lignes ; les munitions et artifices qui ne peuvent être emportés sont enterrés sur place.
A 6 h.15, alors que les compagnies ont à peine terminé leur mouvement de repli et sont insuffisamment assises sur leurs nouvelles positions, l'ennemi attaque brusquement et en force sur le 144e qui, à notre droite, tient Missy-aux-Bois. Les unités de ce Régiment sont enfoncées, dépassées ; l'ennemi ne rencontrant plus de résistance continue rapidement sa progression, s'avançant ainsi très en avant sur le flanc droit du 57e, le dépassant même. Les compagnies de droite du Régiment faisant face immédiatement à cet ennemi qui avance en trombe, tentent par leurs feux d'arrêter sa progression, mais vainement. Le lieutenant **SEMPÉ** se fait tuer à la tête de ses mitrailleurs dans ses tentatives d'arrêt du flot ennemi. Débordées, menacées d'encerclement, ces compagnies doivent se replier, prendre du champ, pour être mieux à même de résister.
L'ennemi progresse toujours ; il met habilement à profit les hauts blés non encore coupés pour dissimuler son avance ; il est d'ailleurs servi par une artillerie formidable et accompagné dans sa marche par une aviation excessivement audacieuse.
Devant le front du Régiment, l'ennemi est également passé à l'attaque ; précédé d'un violent barrage d'artillerie il se précipite en force sur nos faibles compagnies ; vivement pressées de front, menacées de flanc, celles-ci doivent se replier non sans avoir opposé une résistance acharnée à l'ennemi. C'est ainsi que la 5e compagnie qui compte 35 hommes et qui est bientôt réduite à 15 combattants, lutte pendant 20 minutes jusqu'à l'épuisement complet de ses munitions et que tous les servants de sa section de mitrailleuses soient tués sur leurs pièces.
Les unités, disloquées par la résistance qu'elles ont opposée pendant leur repli et aussi par la traversée du profond ravin de Saconin-Breuil, terriblement battu par l'artillerie ennemi, se regroupent néanmoins sur le plateau de la Ferme Saint-Amant. Alors là, après un recul de 800 à 1.000 mètres, elles s'arrêtent, font face en avant et se préparent à la résistance. Le Régiment est ainsi établi sur la position du deuxième repli, position dont l'occupation avait été envisagée dès l'avant-veille. Nos hommes exténués par quatre jours de combats incessants et par quatre nuits sans sommeil, n'ayant presque plus de munitions, n'en opposent pas moins une résistance énergique à l'ennemi ; celui-ci n'ose plus avancer. C'est au cours de cette défense que tombe mortellement blessé le lieutenant **DUBOIS**, porte-drapeau du Régiment, belle et noble figure de soldat. Engagé volontaire pour la durée de la guerre, le 2 août, à l'âge de 42 ans ; il avait conquis, dans les tranchées et sur les champs de bataille, tous les grades de caporal à lieutenant.
L'ennemi, contenu devant le front du 57e, gagne toujours du terrain vers la droite, où le 144e est inexistant ; on voit ses petites colonnes se glisser à travers les blés ; nos dernières cartouches sont utilisées pour gêner, sinon pour retarder l'avance de cet ennemi. Des munitions sont demandées au colonel, il fait répondre que les munitions ont été demandées et qu'elles vont arriver ; que des troupes fraîches sont annoncées et que si le Boche veut nous bousculer il n'y a qu'à le rejeter à la baïonnette. Les compagnies n'ont pas été réduites à cette extrémité, car l'ennemi à bout de souffle, très éprouvé par les pertes subies et dominé par notre attitude, n'ose pas poursuivre sa progression. Le Régiment était toujours sur la même position quand, dans la nuit, il est relevé par des éléments des 403e et 410e R. I.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

La pénible journée du 3, où le Régiment a dû exécuter un repli forcé par suite du débordement complet de sa droite, n'enlève rien à la gloire des trois rudes journées de combat des 31 mai, 1er et 2 juin. Fidèle à son glorieux passé militaire, le Régiment s'est vaillamment conduit au cours des actions acharnées livrées au sud-ouest de Soissons ; gradés et soldats, unis par une mutuelle confiance, animés de la même volonté de vaincre, ont fait leur devoir avec le plus bel esprit de sacrifice, luttant dans des conditions extrêmement dures contre un ennemi nombreux, audacieux et soutenu par des moyens matériels extrêmement puissants. Le 31, le brio avec lequel le Régiment attaque fait l'admiration des troupes d'élite témoins de l'action. L'énergie avec laquelle le 57e résiste pendant trois jours aux assauts furieux de l'ennemi est appréciée en excellents termes par les Allemands eux-mêmes.
Dès le 2 juin, un récit officiel allemand parle « *des combats acharnés qui se sont déroulés au sud-ouest de Soissons... Les Français avaient concentré toutes leurs forces disponibles pour déclencher une attaque de flanc de grande envergure... Les meilleures troupes françaises furent jetées dans la bataille.* » Nous savons que cette contre-attaque française, dont parlent les Allemands, .qui devait être faite par une armée entière, ne l'a été que par la seule 35e D. I.
« *Voici trois jours*, dit un autre récit officiel allemand du 4 juin, *que l'on se bat avec acharnement au sud-ouest de Soissons ; les Français se défendent avec vaillance pour enrayer notre offensive ; chaque pouce de terrain est chèrement disputé. Nous avons dû lutter contre 7 divisions ennemies dont une était une célèbre division de fer.* » Un autre récit officiel allemand dit : « *Au sud-ouest de Soissons, des unités françaises en partie encerclées, en partie décimées, opposèrent une résistance acharnée que nous n'avons maîtrisée qu'à grand peine.* » De telles opinions de l'ennemi sont tout à l'honneur de la 35e D. I. et du 57e en particulier.

Repos (4-14 juin 1918)

Après relève, le Régiment va cantonner à Montigny-Longrain ; puis se rend, le 4, à Chelles, où il reste quelques jours. Le 7, le Régiment est enlevé en camions et transporté à Persan-Beaumont. Après une semaine de bon repos, le Régiment s'embarque en chemin de fer, le 14, à destination de Sainte-Menehould.

XIII

SECTEUR D'ARGONNE
(16 juin-12 août 1918)

Le 16 juin, le Régiment relève le 216e R. I. dans le secteur de Vienne-le-Château-La Placardelle. C'est le secteur calme et agréable. Au lieu d'être entassé au nord de la Biesme, comme en 1916, le Régiment est échelonné en profondeur. La défense est constituée par de simples éléments de surveillance dans le bois de la Grurie, par une ligne de résistance sur la Biesme, et les réduits de défense plus en arrière. L'organisation des flanquements par armes automatiques est l'objet d'un soin tout particulier.
Le commandement a des indices d'une attaque sur notre front et, pour y parer, il réalise un nouveau dispositif : renforcement de la défense, augmentation des troupes en réserve. Les bataillons du 57e, relevés de la 1re ligne par le 216e, sont désignés pour l'exécution de contre-attaques, chacun dans un secteur différent. Pendant trois ou quatre jours, les cadres des bataillons se promènent de la Haute-Chevauchée à Vienne-la-Ville pour reconnaître des points de rassemblement éventuels et les contre-

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

attaques envisagées. Finalement, le 6 juillet, l'attaque devenant certaine, le 57e entre en ligne, à la Placardelle, la Harazée, ses bataillons en profondeur. La consigne reçue est formelle : tenir sur les emplacements jusqu'à la dernière extrémité.
Le 14 juillet, la journée est calme ; du côté français, on célèbre joyeusement la Fête Nationale : menus copieux, représentation théâtrale à l'Y. M. C. A. de Croix-Gentin. Brusquement, à minuit 10, un bombardement violent se déclenche vers l'Ouest et gagne rapidement notre front ; de nombreux obus explosifs et spéciaux tombent sur les 1re et 2e lignes, sur les ravins de l'arrière et les emplacements de batteries. Tout le monde est immédiatement alerté, les troupes prêtes à tout événement. A 3 heures, le tir se ralentit sur notre secteur, pour devenir nul à la pointe du jour. L'Allemand a attaqué plus à l'Ouest ; il a déclenché sa fameuse offensive, sa « bataille pour la Paix », sur le front Dormans - Main-de-Massiges. Le secteur d'Argonne est immédiatement décongestionné ; le 216e d'infanterie est relevé le soir même par les 2e et 3e bataillons. Le Régiment reste en secteur, ses trois bataillons en ligne jusqu'au 12 août, date à laquelle il est relevé par le 90e R. I. italien. Pendant ce mois, le Régiment travaille surtout à organiser les positions de seconde ligne. Chaque nuit, des patrouilles exploraient les positions ennemies, cherchant à faire des prisonniers ; de leur côté, les Allemands se montrèrent entreprenants et nos postes avancés eurent à repousser plusieurs coups de main. Pendant son séjour, le Régiment eut à subir le tir d'obus spéciaux : obus toxiques qui congestionnent et étouffent, obus à ypérite qui brûlent et mettent à vif les parties du corps qui sont atteintes ; obus à oxyde de carbone, lancés par projectors et qui ont pour effet immédiat : la mort.

Repos (13-20 août 1918)

Retiré de secteur, le Régiment passe huit jours dans les environs de Sainte-Menehould ; il y organise des concours de tir et de lancement de grenades dotés de prix en espèces ; il y perfectionne son instruction, se familiarisant avec la guerre de mouvement et les nouveaux procédés du combat offensif car, depuis notre magistrale contre-offensive du 18 juillet, la victoire semble être revenue sous nos drapeaux. Depuis un mois les armées françaises et anglaises ont recueilli le fruit de leurs persévérants efforts : la poche de Château-Thierry a été réduite et l'ennemi refoulé jusqu'à la Vesle ; plus au Nord, à Montdidier, l'ennemi a été rejeté sur une profondeur de 25 kilomètres. Les généraux **Von der MARWITZ** et **Von HUTIER** ont été contraints à une retraite précipitée, retraite qui n'a pas dégénéré en déroute grâce à l'afflux de nombreuses troupes de réserve allemandes. C'est sur ce point, entre la Somme et l'Oise, que la lutte se trouve actuellement reportée et c'est là que le Régiment est dirigé.

XIV

CAMPAGNE OFFENSIVE DE 1918

a) *Combats sur la Somme (l'Ingon, cote 77)* *Offensive sur Saint-Quentin* (25 août-15 septembre)

Le Régiment est transporté en chemin de fer jusqu'à Breteuil, où il débarque le 22 août ; il se rend par étapes à Folies où il relève les 44e et 50e bataillons canadiens.
Les succès remportés par nos armées font envisager l'éventualité d'un repli ennemi. La mission des

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

troupes est de garder le contact, de le reprendre s'il a été perdu, de talonner les arrière-gardes et de leur faire subir des pertes. Les renseignements recueillis sur le front de l'armée précisent la certitude du repli. En conséquence, dès le 25 août, on fait alléger les sacs et compléter les approvisionnements en munitions et en vivres.

Dans la nuit du 26 au 27, nos patrouilles de contact, qui jusqu'alors avaient toujours rencontré une résistance sérieuse, trouvent moins de ténacité chez l'ennemi, sa ligne de surveillance semble être moins fournie.

Le 27, l'ennemi exécute son repli sur de nouvelles positions. Immédiatement, toute l'armée se porte en avant, talonnant l'ennemi au plus près. Notre progression revêt la physionomie d'une poursuite. L'enthousiasme est grand parmi les hommes qui oublient fatigues et angoisses. La traversée des villages détruits accroît l'ardeur vengeresse des hommes.

Le 28, des tireurs de la 3e C. M. du Régiment abattent, aux abords immédiats d'un trou d'obus servant de P. C. du colonel, un avion allemand qui survolait les bataillons à faible hauteur ; les deux aviateurs sont écrasés sous l'appareil. A hauteur de Nesles, le bataillon de tête est violemment pris à partie par l'artillerie ennemie, à laquelle se joignent bientôt les mitrailleuses. La progression devient difficile ; néanmoins, le bataillon de tête atteint en fin de journée la rive ouest de l'Ingon. Établi derrière cette rivière, sur une position dominante et déjà organisée, le Boche semble vouloir disputer sérieusement ce point d'appui. La défense de cette position est grandement facilitée par l'obstacle que forment en avant d'elle le ruisseau l'Ingon et le canal du Nord, tous les deux entourés de marécages boisés.

Pour franchir cet obstacle il n'existe que deux passages : l'un au Nord par le chemin Mesnil-Saint-Nicaise-Rouy-le-Petit, dont les deux ponts sont coupés ; l'autre, au Sud, par le pont de la voie ferrée Nesles-Ham. Ces passages, ainsi que d'ailleurs toute la rive Ouest de l'obstacle, sont balayés par les nombreuses mitrailleuses allemandes embusquées sur la rive Est ; l'artillerie ennemie fait un large emploi d'obus explosifs et toxiques. Du 28 au 30 août, le 1er bataillon tente, par la force d'abord, par la ruse ensuite, d'emporter les points de passage : ses efforts demeurent vains. Néanmoins, des éléments de passerelle ont pu être jetés et les emplacements des mitrailleuses ennemies soigneusement repérés.

Mais le commandement insiste ; il donne l'ordre impératif de forcer les passages et d'atteindre la cote 77, bastion de la défense allemande. Le commandement français n'ignore pas, en effet, que l'armée allemande de **Von HUTIER** a sa gauche appuyée à l'Oise, à Noyon, et que sa droite s'appuie à la cote 77, très forte position organisée, constituée par un large plateau couvert d'éléments de tranchées et qu'entourent l'Ingon et le canal de la Somme à l'Ouest et la Somme au Nord-Est et à l'Est. **Von HUTIER**, qui vient de commencer son repli par sa gauche, prend son point d'appui sur sa droite à la cote 77. De même l'armée **Von MARWITZ** qui est au Nord de l'armée **Von HUTIER** se repose sur la solidité de la cote 77 pour exécuter son mouvement de repli par la droite. Ces raisons-expliquent la ténacité, l'acharnement avec lesquels les Allemands vont défendre l'important point d'appui qui est la cote 77.

Le 57e, n'ignorant pas la difficulté de la tâche, exécute l'ordre reçu.

Le 31 août, sous la protection d'un tir de barrage nourri, l'attaque est menée par le 3e bataillon sur les deux points de passage obligés. A gauche, devant Rouy-le-Petit, la 10e compagnie ne peut déboucher du couloir étroit par lequel il lui faut passer ; les mitrailleuses et le tir de l'artillerie ennemie la clouent dans les marécages pestilentiels du cours d'eau. A droite, la section du sous-lieutenant **CARAYON de TALPEYRAC**, de la 9e compagnie, collant au barrage français, s'élance brusquement sur le pont du chemin de fer au moment où un sous-officiers et deux Allemands vont le faire sauter, tue le sous-officier, fait prisonnier les deux soldats et capture le reste de la section

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

allemande (87 hommes) avant qu'elle ait pu faire la moindre résistance.
Cette action aussi belle qu'audacieuse nous assure la possession du défilé ; la porte est ouverte, il s'agit d'y passer en hâte et d'exploiter le succès. Derrière la 9e compagnie, les 11e et 7e compagnies passent sur la rive opposée, continuent la progression, s'emparent de Rouy-le-Petit et font de nombreux prisonniers. A la nuit, nous occupons la rive Est de l'Ingon sur tout le front du Régiment et nous sommes au pied des pentes de la cote 77. Les objectifs assignés ont été atteints ; la ténacité, la belle ardeur des combattants, la souplesse manœuvrière des compagnies ont eu raison de la résistance acharnée de l'ennemi. Celui-ci a subi des pertes élevées, les nombreux cadavres qui jonchent le terrain en sont l'évidente preuve. Parmi les nombreuses actions éclatantes de ce jour-là, les deux suivantes méritent d'être citées :
Le soldat **MAREY** poursuit un groupe d'Allemands qui se retirent dans une tranchée, saute au milieu d'eux avant qu'ils aient pu installer leur deux mitrailleuses et fait à lui seul tout le groupe prisonnier (22 Boches).
Le sous-lieutenant **DROUAULT** s'approche, avec quelques hommes, de l'îlot de résistance du moulin de Rouy-le-Petit, arrive à couvert près d'un blockhaus de mitrailleuses, s'arrête, écoute et s'aperçoit que la corvée de soupe arrive. Il se colle à terre, laisse la corvée entrer dans le blockhaus, saute immédiatement derrière elle, ne donne pas le temps à la garnison de se défendre et la fait toute entière prisonnière (21 hommes) avec ses 3 mitrailleuses. Le sous-lieutenant **DROUAULT** était tué le lendemain lors de l'attaque de la cote 77.
Le 31, le Régiment a à déplorer la mort du commandant **PIMOUGUET** tué par un éclat d'obus ; belle figure de soldat, vaillant et courageux officier, aimé et estimé de tous.
La nuit du 31 août au 1er septembre et la matinée du 1er sont mises à profit pour jeter des patrouilles légères sur le canal et sur l'Ingon. Dans ces travaux, difficiles et périlleux, les pionniers du Régiment firent preuve d'un dévouement exemplaire et d'un bel esprit de sacrifice. Dans l'après-midi du 1er, le Régiment reçoit l'ordre de continuer l'action en direction de l'Est, d'enlever la cote 77, de prendre le village de Voyennes et de créer, si possible, une tête de pont sur la rive Est de la Somme. Mission difficile à remplir si l'on compare les objectifs à enlever avec les effectifs des compagnies, sérieusement réduites par les combats précédents. Cette mission n'est cependant pas au-dessus des forces du Régiment, à condition que son mouvement offensif soit étayé par les troupes voisines.
Pour l'attaque, les 2e et 3e bataillons sont mis en ligne, accolés l'un à l'autre ; le 1er est maintenu en réserve en arrière. A 16 heures, après une sérieuse concentration d'artillerie sur notre front, les bataillons de tête se portent résolument à l'attaque, suivant au plus près le barrage roulant, insouciants du feu de l'ennemi ; un grand nombre de prisonniers sont faits et de nombreuses mitrailleuses capturées. L'avance réalisée est d'un kilomètre ; déjà les bataillons sont aux lisières de Voyennes ; lorsque, subitement, de violentes rafales de mitrailleuses prennent en flanc la droite des troupes d'attaque et leur causent des pertes cruelles. C'est qu'à la droite du 57e la division de chasseurs à pied, qui devait marcher à la hauteur du Régiment n'a progressé que de quelques centaines de mètres, créant ainsi un vide très grand sur le flanc de l'attaque. La compagnie soutien du 2e bataillon suffit à peine pour boucher ce vide ; elle s'efforce par ses F. M. de contre-battre les mitrailleuses ennemies tout en se tenant prête à repousser les contre-attaques que l'ennemi pourrait déclencher dans le flanc du bataillon.
Sur le flanc gauche du bataillon de gauche qui est également en l'air, des contre-attaques ennemies, toujours repoussées, mais toujours imminentes, arrêtent la progression de ce bataillon. Les deux bataillons ont donc leurs flancs soumis à des feux violents qui les clouent au sol, mais les compagnies du centre, malgré leurs pertes élevées, cherchent toujours à gagner du terrain. Les

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

centres de résistance sont nombreux, l'ennemi s'y défend, opiniâtrement ; il faut les conquérir à la grenade, livrer des corps à corps sanglants Au fur et à mesure que les groupes progressent ils se trouvent à leur tour soumis aux feux de flanc de mitrailleuses allemandes qui leur font subir des pertes nombreuses : tout homme debout est un homme fauché ; tout mouvement est rendu impossible. L'ennemi sent et voit notre arrêt ; il va le mettre à profit pour nous contre-attaquer, non de front, où notre ligne est bien étayée par des mitrailleuses, mais sur les deux flancs de la poche que les bataillons forment sur la cote 77.

L'ennemi peut réagir, il en a les moyens : le Régiment attaqué allait être relevé le soir même par un autre régiment déjà rendu sur place ; les deux bataillons du 57e ont donc devant eux deux régiments allemands. A 18 heures et à 19 heures, l'ennemi déclenche deux fortes contre-attaques qui toutes les deux échouent, brisées par la violence des feux de nos F. M. et de nos mitrailleuses.

La nuit est arrivée ; nos pertes sont élevées, l'ennemi en a subi de plus fortes encore car ses cadavres jonchent le sol ; mais avant de reprendre l'action il est absolument nécessaire de souffler un peu, d'être renforcé et de reconstituer les unités d'attaque. Dans le milieu de la nuit, profitant d'une accalmie, les deux bataillons se reforment après avoir reçu des renforts du 1er bataillon ; ils sont prêts pour un nouvel effort ; effort qui ne doit être prononcé que sur l'ordre du commandement.

La journée du 1er a été excessivement dure ; l'attaque a été faite sur un terrain complètement découvert, battu violemment par l'artillerie et les mitrailleuses ennemies ; nos hommes ont dû lutter contre un ennemi tenace et résolu, solidement installé dans des retranchements où il luttait avec la rage du désespoir. L'avance des bataillons aurait pu être plus profonde et l'objectif atteint si la division de droite n'avait pas limité son action à une avance de quelques centaines de mètres. Tous les moyens de lutte que l'Allemand avait devant le front de cette division avaient été utilisés pour agir dans le flanc du 57e.

La conduite de tous, officiers et soldats, fut admirable, en voici un exemple :

Quelques secondes avant l'heure de l'attaque, le lieutenant **FAMIN**, commandant la 7e compagnie (un héros du Mont-Renaud, chef aimé et estimé de tous) saluant ses braves soldats leur dit : « *Mes amis, nous allons à l'attaque pour notre France, France si douce et si belle que nous pouvons mourir dix fois pour elle. En avant.* » D'un seul élan, la 7e compagnie s'avance fièrement, l'arme haute, sans souci du feu de l'ennemi ; le lieutenant **FAMIN** est blessé, le sang coule de sa blessure, **FAMIN** ne s'arrête pas et soutenant son bras fracassé avec le bras valide il reste toujours à la tête de ses hommes. En vain on veut le retenir, le panser, il continue toujours sa marche, criant d'une voix qui déjà se fait moins forte : « *En avant ! toujours !* » Quelques instants après il tombe mortellement frappé par plusieurs balles.

« *Il faut à tout prix continuer sur Voyennes* » dit le commandement. Pour exécuter cet ordre, que dictent d'impérieuses nécessités, le 57e va reprendre l'attaque. Ces mêmes hommes qui ont si vaillamment combattu la veille, réduits à quelques poignées de braves groupés autour de chefs résolus, vont s'élancer courageusement à l'assaut des objectifs assignés.

Le 2 septembre, à 11 heures précises, après avoir abattu un avion ennemi qui les mitraillait, les hommes partent avec un entrain que n'a pas altéré le souvenir des camarades morts la veille et que ne ralentit pas un violent tir de barrage ; ils arrivent aux lisières de Voyennes. Mais, aujourd'hui comme hier, le 57e est seul à pouvoir progresser ; la division de droite s'est couchée après avoir parcouru 200 mètres à peine ; le vide qui existait sur le flanc droit du Régiment s'est accru ; des mitrailleuses en grande quantité tirent sur notre bataillon de droite faisant tomber des rangs entiers de combattants. Le feu de l'ennemi est si intense, si meurtrier, que toute progression est rendue impossible.

De même le bataillon de gauche est pris d'écharpe par des mitrailleuses allemandes placées sur

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

l'autre rive de la Somme et sa progression en est considérablement ralentie. Tout l'effort de l'ennemi semble se reporter sur le 57e ; les bataillons sont pris dans un étau de fer et de feu. Nos pertes sont sévères, presque tous les officiers sont tombés (10 sur 12 au 2e bataillon) ; instinctivement des groupes de combattants se reforment autour de chefs improvisés, mais résolus, qu'ils soient sous-officiers ou soldats. Pendant deux heures ces poignées de héros font l'impossible pour progresser : ils attaquent sans cesse les groupes de résistance ennemis, retournent contre l'adversaire les mitrailleuses capturées, ou se font tuer sur place pour ne pas abandonner le terrain conquis. Tant de courage, tant d'ardeur et d'opiniâtreté n'arrivent cependant pas à faire tomber la résistance ennemie. Les sacrifices sont trop lourds, il faut s'arrêter.

A la chute du jour l'ennemi tente de nous rejeter nous sachant épuisés ; mais nos soldats, toujours vigilants, dirigent immédiatement le tir de leurs F. M. et des mitrailleuses sur les groupes ennemis qui doivent refluer en désordre dans Voyennes. Le soir, à 22 heures, le 144e relève le 57e sur la cote 77.

La journée du 2 avait été sévère ; nos gains de la veille n'avaient été que faiblement élargis ; mais l'ennemi avait reçu un choc puissant et la position, sérieusement ébranlée, devait tomber d'elle-même le lendemain. Quelques faits montreront l'héroïsme déployé par tous : chefs et soldats, pendant cette journée du 2.

Un groupe de la 11e compagnie, entraîné par son humeur combative, dépasse les éléments de son bataillon et arrive aux lisières de Voyennes qui est l'objectif final. L'officier qui commande (sous-lieutenant **FISCHER**) s'aperçoit tout à coup qu'il est isolé avec sa poignée de braves. La petite troupe ne pense cependant pas à reculer, elle se terre et résiste sur place ; ayant capturé deux mitrailleuses, elles sont immédiatement dirigées sur l'ennemi. Jusqu'à la nuit le groupe reste là, en imposant à l'ennemi par son audace ; sommé plusieurs fois de se rendre, il répond par le feu de ses mitrailleuses. À la nuit, le petit groupe, au complet, réussit à rejoindre son bataillon.

Le capitaine **TARAVAN** vient d'être tué à la tête de sa compagnie, la 6e, ses deux lieutenants viennent d'être grièvement blessés ; il ne reste plus qu'une vingtaine de braves. Le caporal-fourrier **BRIEZ**, un gars du Nord qui a sa femme et ses enfants chez les Boches, en prend spontanément le commandement, dispose son groupe sous le feu des mitrailleuses qui font rage et remplit pleinement les fonctions de chef dont il s'était imposé toutes les responsabilités. En rendant compte de sa situation au chef de bataillon, il lui écrit : « *Mon commandant, je n'ai plus d'officiers ni de sous-officiers, ils sont tous morts ou blessés, il me reste un caporal et 15 soldats ; mais soyez sans crainte, nous tiendrons.* » **BRIEZ** et ses braves tinrent en effet ; ils étaient toujours en place au moment de la relève.

Le sous-lieutenant **MONTALIBERT** (un brave du Mont-Renaud), groupe les débris de la 5e compagnie, une dizaine d'hommes, et s'élance à l'assaut d'un nid de résistance ennemi dont les mitrailleuses gênaient considérablement notre avance. La petite troupe saute dans l'ouvrage, les défenseurs sont tués ou mis en fuite et les deux mitrailleuses capturées immédiatement retournées contre l'ennemi. Au bout d'une heure l'ennemi revient en force, il est momentanément contenu ; mais les mitrailleuses viennent à s'enrayer et il ne reste plus que quelques grenades. Cernés de toutes parts les braves défenseurs n'en continuent pas moins la lutte jusqu'à la mort, se faisant tuer sur place plutôt que de reculer. Le lendemain, en traversant ce terrain, le Régiment retrouve morts, les corps déchiquetés, **MONTALIBERT** et sa petite troupe, dans l'ouvrage par eux conquis et défendu.

Ces quelques exemples d'héroïsme, cités pour les combats des 31 août, 1er et 2 septembre, suffisent à donner une idée de l'acharnement de la lutte pour la possession et la conservation de la cote 77. Le 4, en traversant ce terrain (l'ennemi venait de se replier) les survivants du Régiment purent

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

contempler leur œuvre et les soldats des autres régiments admirer l'effort accompli par le 57e. La physionomie du champ de bataille est ainsi relatée par le journal de marche du Régiment :
« *Tout y montrait l'ardeur, l'âpreté du combat. Ici, c'est une section, lieutenant en tête, alignée* « *sur le sol comme à la manœuvre, fauchée d'un seul coup par les mitrailleuses allemandes ; là,* « *ce sont des corps français et allemands au corps à corps, enlacés, poitrine contre poitrine, la* « *face révulsée, avec au coin des lèvres un rictus de rage ; plus loin, des camarades tombés* « *tenant encore entre les mains leur fusil dont la baïonnette est restée dans la poitrine de* « *l'ennemi ; tout près, des Allemands ont encore le poignard à la main.* »
Tout le champ de bataille est témoin de la lutte acharnée qui s'est déroulée là pendant deux jours ; il raconte ce qu'il a fallu d'ardeur, de courage, d'énergie, de mépris de la mort pour conquérir et tenir la cote 77.
A la suite de ces combats, le 57e est cité à l'ordre de la Ire Armée, dans les termes suivants :
« *Régiment d'élite qui, depuis le début de la campagne fait preuve de superbes qualités combatives et d'un très haut moral.*
« *Vient, une fois de plus, sous l'impulsion du colonel BUSSY, de donner, au cours des actions offensives du 30 août au 2 septembre 1918, le plus bel exemple d'allant et d'esprit de sacrifice. Après avoir enlevé de haute lutte, sous un feu puissant d'artillerie et de mitrailleuses, par une manœuvre rapide, les deux seuls passages permettant le débouché de la division, a continué, au cours des journées qui ont suivi, à fournir un effort remarquable et à progresser en dépit des résistances, faisant 400 prisonniers, capturant 50 mitrailleuses et abattant 2 avions.* »
Relevé par le 144e dans la nuit du 2 au 3, le Régiment bivouaque le 3 à 2 kilomètres derrière la ligne de combat et le 4 va cantonner à Manicourt. A midi, le Régiment est alerté ; il est prêt à reprendre la marche en avant car l'ennemi, devant la persistance de nos efforts, se replie sur de nouvelles positions. Hâtivement reformé à deux petites compagnies par bataillon, le Régiment va, dans la nuit du 4 au 5, bivouaquer sur la rive Est de l'Ingon, à Rouy-le-Petit, théâtre de ses récents exploits. Dans la journée du 5 il s'emploie à relever les camarades tombés sur la cote 77 et leur donne une sépulture. Le 6, l'ennemi accentuant son repli, le Régiment reprend le mouvement en avant. La progression s'effectue sans grandes difficultés ; le 57e marche en seconde ligne derrière les 123e et 144e, tous les deux en 1re ligne.
Le 7, l'ennemi commence à offrir une résistance sérieuse, il est arrivé aux avancées de la fameuse ligne Hindenburg. L'ennemi est poussé dans ses derniers retranchements, non par une attaque de vive force, nos effectifs réduits et fatigués ont besoin d'être ménagés, mais par des pesées successives, des infiltrations hardies qui ont l'avantage de permettre la manœuvre, d'encourager la hardiesse et de ménager le sang humain devenu très précieux. Ce soin incombe, jusqu'au 11 septembre, aux 123e et 144e. Le 57e reste jusqu'à cette date en réserve dans la région de Aubigny-Saint-Christophe ; il peut s'y reposer et s'y organiser. Afin d'avoir des unités bien étoffées, le Régiment est constitué à deux bataillons de marche par la dispersion du 3e dans les deux autres bataillons. Dans la nuit du 12, le 57e relève le 144e en 1re ligne ; à son tour il tente de faire reculer l'ennemi par poussées successives. Grâce à sa ténacité, à son ardeur, il réussit, sans trop de casse, à progresser jusqu'à Fontaine-les-Clercs, au pied de la ligne Hindenburg, face à Saint-Quentin. Pour aborder et enlever un pareil obstacle, des unités plus fraîches et plus nombreuses sont nécessaires ; aussi, le 15 septembre, le Régiment laisse-t-il la place au 401e R. I.

b) *Repos* (16 septembre-10 octobre 1918)

Après un repos de quelques jours à Nesles et un séjour de quarante-huit heures à Rosières-en-

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

Santerre, le Régiment est enlevé en auto et transporté à Haramont (près Villers-Cotterêts). Il y jouit d'un repos bien mérité ; ayant reçu quelques renforts, il se reforme à trois bataillons.

c) *Combats sur la Hermann-Stellung*
Passages de la Serre
Chevresis-les-Dames, cote 120 (12-26 octobre 1918)

Mis, le 10 octobre, à la disposition de la Xe Armée, il se rend par étapes dans la région de Soissons. Les Allemands vont vraisemblablement quitter le massif de Saint-Gobain et la Xe Armée se prépare à les pourchasser l'épée dans les reins ; le 57e doit prendre part à la poursuite.
Brusquement, la 35e D. I. est enlevée de ce secteur et mise à la disposition de la Ire Armée. La division est rattachée au 8e C. A., lequel a pour mission de forcer les passages de la Serre et de l'Oise. Le 16 octobre, la 35e D. I. entre en ligne ; elle franchit la Serre à Anguilcourt et progresse en direction de la cote 120 et de Chevresis-les-Dames. Progression lente, difficile, car l'ennemi s'est retranché sur une solide position organisée depuis longtemps et appelée Hermann-Stellung.
Le 24 octobre, le 57e, jusque-là maintenu en 2e ligne, relève le 144e fort éprouvé par les rudes combats qu'il vient de livrer ; le Régiment reprend à son compte l'attaque de Chevresis-les-Dames qui n'a pu être menée à bien par le 144e. Le village est fortement organisé, ses caves bétonnées recèlent de nombreuses mitrailleuses ; pour l'atteindre il faut parcourir un glacis de 700 à 800 mètres, balayé par les feux de l'ennemi.
Les 2e et 3e bataillons, malgré les difficultés qu'ils savent devoir rencontrer, s'élancent hardiment à l'attaque. Le feu de l'ennemi est si intense, si meurtrier que le 3e bataillon est cloué sur sa place dès les premiers pas ; le 2e bataillon faisant preuve d'un beau courage, réussit à s'approcher des lisières de Chevresis-les-Dames ; mais les mitrailleuses des caves bétonnées forment un infranchissable rideau de feu ; de la rive droite de la Serre les mitrailleuses ennemies prennent nos éléments d'attaque en flanc et leur infligent des pertes sérieuses. Insister serait inutile ; les compagnies se collent au sol et, à la nuit, regagnent leurs emplacements de départ.
Dans cette journée de combat qui ne donna pas immédiatement les résultats espérés, soldats et officiers firent preuve d'un superbe élan et d'un bel esprit de sacrifice.
Le lieutenant **MADRIGNAC**, commandant la 7e compagnie, voyant ses groupes d'assaut hésiter sous les feux meurtriers des mitrailleuses, se porte à leur tête, leur donne confiance par son courageux exemple, les entraîne d'un nouvel élan vers l'objectif assigné, puis tombe mortellement blessé.
C'est le sergent **JOINVILLE** qui, ayant atteint le premier objectif avec sa fraction d'assaut, se porte seul en avant pour reconnaître le terrain qui le sépare du deuxième objectif ; grièvement blessé au cours de cette reconnaissance, il ne continue pas moins sa mission jusqu'au bout et, surmontant ses souffrances, perdant le sang en abondance, il revient près de son commandant de compagnie, lui donne les renseignements qu'il a pu recueillir et s'évanouit.
Ce sont enfin les soldats **NEU** et **PIGNON** qui trouvent une mort glorieuse dans les circonstances suivantes :
Un nid de mitrailleuses ennemies gênait considérablement l'avance de la 7e compagnie par ses feux de flanc terriblement, meurtriers. **NEU** et **PIGNON**, fusiliers-mitrailleurs, s'installent face au groupe ennemi, et ouvrent sur lui un feu intense ; les mitrailleurs ennemis, surpris, se taisent jusqu'au moment où nos deux braves tireurs sont tués sur place.

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

***Passage du Perron, cote 126* (26 octobre-2 novembre 1918)**

Nos attaques répétées n'ont pas été sans ébranler la défense ennemie ; les coups incessants de la Ire Armée ont provoqué des lézardes dans la position, et sous la poussée énergique de cette armée, les Allemands s'apprêtent à céder le terrain et à se replier sur une autre position organisée. L'ennemi semble cependant ne quitter qu'à regret la position occupée ; les régiments de la division doivent livrer de sérieux combats pour rendre le recul définitif et complet.
Le 27 septembre, le Régiment traverse le Perron à la Ferté-Chevresis et marche en direction de la ferme Valescourt. La progression est assez difficile ; de nombreuses mitrailleuses installées en plein champ, dans de petits trous soigneusement camouflés, balayent impitoyablement le terrain. Les bataillons, par petits paquets, par bonds successifs, par infiltration, réussissent néanmoins à progresser.
Dans cette lutte ingrate, sous des feux nombreux de mitrailleuses ennemies, nos soldats font preuve d'un entrain merveilleux et d'un véritable mépris du danger. L'esprit de décision des chefs, la ténacité des combattants, l'habileté manœuvrière des unités réussissent à faire tomber de nombreux nids de résistance ; des prisonniers sont faits et des mitrailleuses capturées. La ferme Valescourt est enlevée et les éléments avancés des bataillons s'accrochent au pied de la cote 126.
Cette cote 126 est une position importante où l'ennemi s'est solidement établi. Les combats du 28 ne nous permettent que de mordre un peu plus sur le flanc de cette cote, mais le 29, elle tombe entre nos mains. Cette prise importante est due à un énergique coup de surprise des 1er et 3e bataillons, favorisée par le mouvement tournant audacieux de la section de la 6e compagnie de l'adjudant **MICHARD**. Nous capturons une cinquantaine de prisonniers appartenant à des régiments différents.
Au cours de l'après-midi, l'ennemi tente de nous reprendre la position ; son attaque échoue devant la puissance de nos feux.
Le 30, après avoir nettoyé les abords de la cote 126 de quelques nids de résistance qui subsistaient encore, le Régiment, s'installe solidement sur la cote 126 et s'y réorganise prêt à un nouvel effort.
Le 2 novembre, la 35e D. I. est retirée du front ; le 57e est relevé par des éléments du 283e et du 412e.
En quittant la position, officiers et soldats avaient l'impression qu'un nouvel et dernier effort pouvait avoir raison de la résistance ennemie ; il leur semblait que la victoire était proche et ils regrettaient de ne pas être là pour l'assaut final.
Du 2 au 8 novembre, le Régiment stationne à Danizy, près La Fère.

XV

L'ARMISTICE

Le 9, il se rend, par Tergnier et Noyon, à Chevincourt-Machemont où il stationne jusqu'au 14 novembre.
C'est dans ce cantonnement de repos que le Régiment reçoit le 11, à 10 h.50, le message suivant : « *Maréchal FOCH à Général commandant en chef. — Hostilités seront arrêtées le 11 novembre 1918, à 11 heures. Les troupes ne dépasseront pas la ligne actuellement atteinte.* »

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

C'est la fin de la guerre. L'allégresse est générale. L'Allemand maudit est vaincu, le sol national va être débarrassé de sa présence. Il y a comme un regret de n'avoir pu pénétrer les armes à la main en Allemagne, ce qui eut été la suprême victoire, mais les vivants pensent à tout le sang qu'il aurait fallu encore verser ; ils se contentent de cette victoire sans tache dont le souvenir vivra, impérissable.
Le 13 novembre, dans un émouvant ordre du jour adressé à son Régiment, le colonel, après avoir salué les glorieux morts du 57e et rappelé les sacrifices héroïquement consentis par tous, dit toute sa fierté d'avoir eu l'honneur de commander à de tels hommes et de les avoir conduits à la victoire.

XVI

Repos (novembre 1918)

Le Régiment quitte Chevincourt le 15 novembre et gagne, par étapes, Neuilly-sur-Clermont, dans l'Oise, où il séjourne pendant 15 jours.
Le 1er décembre, le maréchal **PÉTAIN** remet la fourragère au drapeau du Régiment.

XVII

EN ALSACE

Le Maréchal commandant en chef les armées françaises, ayant décidé que toutes les unités combattantes seraient successivement appelées à l'honneur de stationner sur le sol libéré de l'Alsace-Lorraine ou d'occuper les pays allemands de la rive gauche du Rhin, la 35e D. I. est transportée, en vue d'un envoi prochain en Alsace, dans la région Sud de Belfort.
Le 57e cantonne à Beaucourt jusqu'au 14 décembre ; puis, par étapes, se rend sur les bords du Rhin pour exercer la surveillance du pont de Chalampé.
Le Régiment a le plaisir de traverser Mulhouse musique en tête et drapeau déployé ; il est chaudement acclamé par la population.
Relevé de son service de surveillance par le 416e R. I., le 2 janvier 1919, le 57e vient tenir garnison à Mulhouse ; il y reste deux mois. Le 28 février, il se rend dans la région de Ferrette pour être employé à la surveillance de la frontière Suisse.
Pendant son séjour de six mois en Haute-Alsace, le 57e se fait apprécier de la population par sa belle tenue, sa conduite exemplaire et son concours empressé pour aider aux travaux de récupération et de reconstitution.

Le 22 juin, le Régiment est alerté et tenu prêt à pénétrer en territoire allemand en cas de non signature du traité par les Allemands. Mais le 24, les Allemands font connaître qu'ils acceptent les conditions de paix et le 28 juin, ils signent le traité.
A l'occasion de cet événement historique qui couronne les efforts héroïques de la France au cours de cette grande guerre, des réjouissances ont lieu dans tous les cantonnements ; réjouissances auxquelles participèrent joyeusement les populations alsaciennes.
Le 14 juillet, alors que le drapeau du Régiment passait sous l'arc de triomphe, le 57e célèbre dignement, à Ferrette, la Fête Nationale qui est en même temps la Fête de la Victoire.
Les 10 et 11 septembre, le Régiment quitte l'Alsace pour regagner ses garnisons d'avant-guerre. Le

Source : http://gallica.bnf.fr. - Droits : Domaine public - Transcription intégrale : P. Chagnoux - 2016

14 septembre, le 57e est reçu triomphalement par la patriotique population de Rochefort, heureuse de retrouver son beau Régiment, fière de le voir revenir ceint de lauriers et couvert de gloire.

COMMANDANT COURAUD.

Ancestramil